

L'échelle des héros

Roman



ISBN :

Jacques Eglem

Roman

AVANT-PROPOS

La valeur humaine est, ce en quoi, une personne est digne d'estime. Chacun attribue à la personne qu'il observe (et ce peut être lui-même) des valeurs en nombres variables allant de zéro à l'infini ; cela dépend des qualités de l'observateur et de celles de l'observé. Ainsi, chacun se constitue un stock de valeurs qu'il ordonne générant sa propre échelle qui donnera à sa vie du sens et éventuellement un sens. L'échelle des valeurs est instable : elle évolue au fil des rencontres et des événements.

Ce roman, où la futilité côtoie le sordide, veut apprécier des vies aux échelles

des héroïnes et des héros de cette période si terrible et si déroutante que fut la première guerre mondiale.

Nuit blanche

Front de Verdun, 27 décembre 1917

Dans un boyau si mal fait que l'on y circule plié ou au mieux courbé, tant il est peu profond, est « installé » un groupe de soldats harassés et fourbus. Ils sont disposés dos à dos, assis sur leur sac. Ils n'ont pas pu trouver le sommeil malgré le calme relatif du secteur. On entend, au loin, les tirs des pièces de 305 ou de 380 de l'artillerie allemande scandant les heures de la nuit. Leurs grondements réguliers sont assourdis par la neige qui tombe depuis plusieurs heures. Elle rend au terrain son uniformité, révélée à présent, par l'aube grise

et sale, annonçant la venue d'un nouveau jour en enfer.

Nuls ne bougent, pas même pour soulager un membre ankylosé. Ils ont soif et faim. Le froid glacial de cette nuit du 27 décembre 1917 est venu raviver leurs douleurs. Certains tremblent de peur ou de froid. Tous méditent ou prient pour survivre à demain.

Pour résister à la mort, à cette angoisse envahissante, le Capitaine Guillaume de Saint Brice achève une lettre à sa femme et la plie de ses doigts gourds quand, au même instant, le premier obus siffle au-dessus de sa tête et s'abat à une dizaine de mètres, dans un fracas épouvantable, faisant trembler le sol sous les pieds des hommes qui ont, déjà, rassemblé armes et bagages. Encore un jour...

- Reverrai-je le soleil matinal caresser votre corps endormi et illuminer votre visage radieux ?

Guillaume serre la lettre qu'il a rangée dans la poche de sa capote bleue qui est grise, sale, comme l'horizon.

Il lance, alors un vigoureux « à vos postes ! » et espère que le précieux courrier puisse arriver à Cahors avant lui, qui doit survivre encore un jour dans cet enfer, avant la relève et patienter encore un peu à l'arrière, le temps de soigner ou reposer les corps exténués de ces miraculés qui reviennent du front.

Le 27 décembre 1917

Mon tendre Amour,

Voici quelques nouvelles qui vous rassureront sur ma santé. Je profite d'une période de repos pour vous écrire et passer un délicieux moment de douceur et de tendresse, près de vous. Bien sûr, cet instant est fugace...mais ô combien précieux pour traverser le temps qui nous sépare encore.

Je rédige cette lettre depuis le front de Verdun que nous avons rejoint, non sans mal, avant-hier, après quatre heures de marche laborieuse et éprouvante, sous une pluie

incessante, pour atteindre les boyaux d'accès aux lignes de front, dans lesquels la progression est ralentie par l'épaisse couche de boues gluantes et collantes. Je ne vous dirais pas les atrocités que nous avons rencontrées depuis ces trois derniers jours pour vous épargner et parce que je ne saurais, sur cette lettre, exposer l'indescriptible, l'indicible horreur qu'est le front. Hier, mon escouade a perdu six fantassins et deux artilleurs et huit autres ont été gravement blessés et rapatriés par les brancardiers, vers les hôpitaux installés à l'arrière ; Je n'ai pas eu de leurs nouvelles et redoute d'en recevoir.

La Guerre peut paraître à la fois grandiose et terrifiante : Nous progressions près des bois d'Abaucourt pour rejoindre notre position actuelle et fûmes les témoins d'un

duel d'artillerie exceptionnel, suivi d'un bombardement intense des lignes ennemies ; grandiose par la multitude des lueurs et fulgurations, le fracas des explosions, et terrifiante à la pensée des souffrances et de la terreur de ceux qui se trouvent sous cette pluie de fer et de feu...

Lorsque la fatigue ferme mes yeux, je vois se succéder des déflagrations plus violentes les unes que les autres qui s'accompagnent de projections de parcelles incandescentes fusant en tous sens, dans un vacarme fracassant qui m'empêchent de trouver le sommeil. Alors, je lutte de toutes mes forces, en pensant à vous ... pour chasser ses visions effrayantes de mon cerveau fatigué. Alors, les explosions sont progressivement remplacées par la douceur de votre visage rayonnant de

bonheur...Et les formes exquises de votre corps m'apparaissent sans pudeur en un instant de bonheur extrême. Les courbes de vos seins insolents et pointus font chavirer ce qui reste de ma raison et quand, au bout de votre ventre, pareil à une plaine à blé, apparaît une forêt profonde où mon esprit se perd à y chercher les trésors cachés ; je me transporte loin, si loin, de ce boyau sordide puant la poudre et la mort.

Je vous écris cela, pour que vous sachiez à quel point je vous aime et comment je vous aime quand je suis loin de vous.

Je vous imagine nue, sur votre couche, lisant cette lettre et caressant votre corps comme je l'aurais fait pour provoquer le plaisir en vous.

Je vous embrasse tendrement.

Guillaume.

En achevant ce courrier, le Capitaine de Saint-Brice savoure par anticipation le moment où ces corps, enfin réunis, s'enlaceront. Aucun mot, cette fois ne lui permettra d'exprimer la force de cet instant. C'est cette force qui lui donne le courage de monter à l'assaut, de se relever après être tombé, puis de se battre encore avec une brutalité décuplée ; bestiale. Chaque instant, arraché à ce délire sanglant, de ce monde d'enfer, le rapproche du bonheur.

**Amédée, nouveau vaguemestre au onzième
régiment d'infanterie**

Front de Verdun, 27 décembre 1917, le soir.

Le courrier est le seul lien des hommes du front avec leur famille et le reste du monde. Il met 2 à 5 jours pour arriver à son destinataire. Espérons que celui de Guillaume soit aussi rapide... Depuis janvier 1915, la Poste aux Armées soumet à la censure 140 000 lettres par semaine. Chaque régiment est contrôlé, au moins, une fois par mois. Il est défendu de mentionner sa position pour ne pas renseigner

l'ennemi, de diffuser des idées pacifistes ou de décrire les conditions de vie des poilus !

Quoi qu'il en soit, le vaguemestre et ses assistants sont, au front, aussi populaires que le cuistot !

Quand il arrive dans la tranchée à l'arrière du front, les corps épuisés, disposés pêle-mêle, se redressent et les plaintes et les râles s'évanouissent sur son passage.

Le nouvel assistant au vaguemestre fait une entrée magistrale dans le gourbi où le Capitaine travaillait.

- Maréchal des logis Amédée Broussaudier,
Onzième Régiment d'Infanterie, assistant du

sous-Lieutenant Fleury, vaguemestre du vingt-deuxième Régiment d'Infanterie.

Ce titre ronflant, déclamé avec vigueur, dans une rhétorique militaire approximative et pimentée par un accent méridional assumé, étonne le Capitaine qui se surprend à sourire. Depuis quand, n'avait-il pas souri ? Habituellement, taciturne et distant avec les subalternes, il ressent, à présent, le besoin d'échanger quelques mots avec le brave garçon, toujours au garde-à-vous, encombré et empêtré de lettres et de colis.

- Repos !

- Tu es nouveau ?

- Oui, mon Capitaine.

- Du courrier pour moi ?

- Non, mon Capitaine.

- Moi, j'en ai un à te confier.

Il tend la lettre, puis la retire avant de continuer ;

- Il est de la plus haute importance et ne saurait souffrir d'aucuns retards.

- Pas de problèmes, mon Capitaine ...

Amédée, encouragé par le sourire qui avait éclairé furtivement le visage fermé du Capitaine, se lance :

- Quatre millions de lettres sont triées chaque jour au Centre de la Poste aux Armées de Paris !

Fier de l'attention qu'il perçoit dans les yeux du Capitaine, Amédée ne peut s'empêcher d'ajouter :

- Et pas une ne se perd !

Deuxième sourire de l'officier qui lui tend le précieux pli. Amédée ne résiste pas à l'envie de jeter un coup d'œil sur l'adresse et s'exclame :

- Cahors ! Que le Monde est petit à Verdun ! Je suis de Cahors ! J'y étais facteur et ... en plus... je la connais !

Là, il s'aperçoit que le visage de Guillaume de Saint-Brice s'assombrit brutalement et reconnaît qu'il venait de pousser le zèle à la limite de la convenance.

Dans un demi-tour hasardeux, il se retire, sans mot dire, et se dirige vers les soldats regroupés qui l'attendent avec une impatience non dissimulée...

Guillaume, amusé par la balourdise et la tchatche quercynoise de ce nouveau vaguemestre, observe, depuis le gourbi, la saynète qui se joue tous les soirs sur le théâtre des opérations ; Ce soir c'est la millième ou peut-être la dix-millième ? Ça n'a pas grande importance pour Guillaume ; le spectacle de la distribution du courrier est un plaisir qu'il affectionne tout particulièrement : Tout d'abord, l'arrivée du vaguemestre doit être magistrale : Amédée, s'approche, triomphal,

rayonnant et fier, des soldats qui se bousculent, se regroupent et font silence en attendant l'appel des heureux de ce soir... Le Capitaine remarque que les soldats Viron, Crassbadenstatter surnommé XYZ, et Munoz se tiennent à l'écart feignant d'être trop accaparés par des tâches d'une urgence ou d'une importance qui ne leur laissent pas le loisir d'assister à la distribution. Ceux-là, Guillaume, le sait, ne reçoivent jamais de courrier...

Amédée se racle la gorge pour éclaircir sa voix. Il attend une seconde avant de commencer :

- Soldat Verdier Christophe annonce-il en roulant les R de sa puissante voix rocailleuse. Verdier bouscule ses camarades pour accéder

au trésor qui lui est destiné. Il se réfugie dans un coin calme, décachette le pli, le lit et le relit. Guillaume pense, en considérant Verdier, que le courrier au soldat est une drogue qui replonge le lecteur dans son passé d'avant la guerre, où il revit sa vie, sa famille, sa maison, quelques minutes, le temps d'oublier l'horreur de la guerre qui l'entoure.

- Première classe, Gudicelli !

...

- Gudicelli ? répète Amédée.

Guillaume qui connaît bien ses hommes et leurs habitudes, s'amuse à imaginer la suite : Gudicelli, sans se presser, à

l'appel de son nom, sortira d'un coin obscur et d'un pas tranquille, se dirigera vers l'attroupement formé autour du vaguemestre qui lui remettra sa lettre ; il la pliera en deux et il la glissera directement dans sa poche. Il ne se précipitera pas pour la lire, comme le font Verdier et bien d'autres. Il la goûtera à petits mots, lentement, parcimonieusement, pour ne pas dépenser tout son plaisir d'un seul coup. Il s'endormira avec dans son esprit la douce chaleur des mots...

Guillaume se détourne de la « scène » où Amédée continue son travail avec zèle et jovialité se laissant aller à quelques commentaires égrillards quand untel reçoit une de ces cartes postales de femmes dénudées dont certains font collection et les ressortent pour tromper leur solitude.

Le Capitaine Guillaume de Saint-Brice griffonne sur son carnet, avant qu'elle ne s'envole, la phrase qui traverse alors son esprit :

La correspondance est un objet de première nécessité qui se place, dans l'échelle des valeurs, entre le pinard et le pain.

**Courrier de sa femme, Anastasie, à
Guillaume 1**

Cahors, le 30 décembre 1917

Guillaume, mon Amour,

Vous ne devinerez pas ce que j'ai fait pour vous, hier soir... Je l'ai fait, pour pouvoir vous l'écrire ! Puissiez-vous avoir autant de plaisir à me lire que j'en ai à écrire ces mots qui vous arracheront à cette guerre scélérate et vous rapprocheront de moi qui brûle de vous étreindre :

A l'heure du coucher, pensant fortement à vous, J'ai revêtu la tunique en mousseline que vous aimiez me voir porter. Sa transparence ne dissimulait rien de mon corps entièrement nu enveloppé dans cette brume légère et vaporeuse. Je me suis rendue dans l'antichambre de la bibliothèque où se trouvent, pour seul mobilier, le sofa rouge et le grand miroir qui lui fait face. Je me suis allongée une jambe repliée sur le sofa et l'autre pendante dans le vide. Je vous laisse le soin d'imaginer, (je sais que vous le faites très bien) l'image que me renvoya le miroir... J'avoue que moi-même en fut troublée.

J'ai relu silencieusement votre lettre enflammée. J'ai ressenti un grand émoi à l'évocation des pensées qui vous dévorent... et regardant le miroir j'imaginai que mes

yeux étaient les vôtres et qu'ils fixaient les pointes de mes seins, érigées par le plaisir, qui voulaient percer le voile léger qui les enserrait. Puis, ils se posaient sur mon pied délié suspendue et remontaient sur le galbe de mes jambes nues pour finir sur mon intimité, impudique et transgressive.

Enivrée, par le plaisir croissant, je repris la lecture de votre lettre à haute voix. Entendre ces mots de ma bouche prononcés et résonner dans le silence, amplifiait mon trouble et cette fois, vos mains habiles, par mes mains remplacées, caressèrent ma peau du voile débarrassé.

Même si ces mots nous rapprochent.
Vous me manquez !

La vie n'est plus la même. Je m'ennuie à
Cahors sans vous.

Anastasie

Votre épouse amoureuse.

**Courrier de sa femme, Anastasie à
Guillaume – 2**

Cahors, le 31 décembre 1917

En reprenant la plume ce matin, je suis encore pantelante et émue par les mots que j'ai osés. Mais je ne nourris aucuns regrets et me trouve plus libre de pouvoir vous écrire noir sur blanc ce que la bienséance et la morale contraignent à taire.

Me voici disposée à vous révéler un épisode qui s'est déroulée le 8 octobre dernier, chez nos amis Fayard rencontrés, le matin, dans leur pharmacie. Fort aimable, ayant échangé quelques banalités : le temps, la

guerre, les nouvelles des uns et des autres, Mme Fayard insista pour m'inviter au repas qu'elle donnait, le soir-même, chez elle. D'abord, poliment, je déclinai cette invitation que finalement, j'acceptai après quelques suppliques appuyées de Madame et de Monsieur Fayard.

En ce temps de guerre, Cahors me paraît si triste sans vous ! Une soirée pourrait panser ma solitude dans une ville où je ne connais personne.

Je fus présentée aux invités par madame Fayard elle-même. Il y avait du monde. Le grand salon était plein. Les notables cadurciens étaient réunis dans ce salon doré aux lustres étincelants et aux

immenses miroirs dont le jeu faisait paraître les invités indénombrables. Du pavillon d'un phonographe, un filet de musique d'opéra s'échappait et se perdait dans la pièce enfumée et bruyante.

Le dîner fut servi à 21 heures précises.
Tout était fin prêt !

Les portes du salon s'ouvrirent sur la longue salle à manger meublée d'une enfilade et d'une table monumentale qui s'étirait sans fin, encombrée d'une rangée de chandeliers rutilants qui éclairaient de leur douce lumière la fine porcelaine méticuleusement disposée. Au fond de la pièce, rangés, des serviteurs impassibles : deux hommes en livrée noire et

rouge et deux jeunes femmes en tenue noire, corsage et tablier blancs, attendaient, impassibles, l'entrée des convives de Mr et Mme Fayard.

Madame Fayard, visiblement comblée par la satisfaction, voire l'émerveillement affichés sur les visages de ses invités, plaça les personnes selon un plan de table longuement réfléchi et retenu par cœur. Ne connaissant personne, si ce n'est que de nom. La maîtresse des lieux m'installa aux côtés d'un militaire en disant :

- Clément, ce jeune militaire en permission est bien seul, sa femme est souffrante et n'a pas pu se joindre à nous... Il vous sera d'agréable compagnie et vous racontera, si vous lui en

priez, ses actes de bravoure qui vous étonneront à n'en pas douter...

Effectivement, durant le repas il m'a exposé les faits de guerre dont il était le prétendu héros. Je n'ai pas cru un mot de ses histoires épiques, mais je me tus sur ce sujet. Je l'ai laissé dire, en poussant des oh ! et des ah ! aux passages les plus palpitants ; et ce n'était pas pour lui déplaire, car à chaque fois, il rajoutait à son récit un détail héroïque ou horrifique. Visiblement, il voulait m'impressionner pour me faire un brin de cour. Je vous l'avoue, je me suis piquée au jeu me gardant bien de lui révéler mon identité et ma condition de femme d'officier. Cela lui aurait cassé net ses effets et gâcher une soirée où je

commençais à m’amuser. Ce petit jeu, je vous l’assure, ne dépassa pas le badinage courtois.

Pour ce repas, Mme Fayard avait fait les choses en grand et dépenser sans compter pour se faire admettre au cercle très fermé des notables dans lequel existe, paraît-il, un réseau d’influence puissant et discret. Clément se vanta de l’avoir utilisé lors de sa mobilisation, pour être affecté dans l’Intendance, à Brive, où il attendrait la fin de la guerre, bénéficiant d’un régime de faveur et lui octroyant des permissions hebdomadaires. Ainsi pouvait-il, chaque semaine, de se rendre en 1 heure et 20 minutes, avec sa nouvelle automobile, à Cahors, auprès de sa femme...

Quelle chance elle a !

Le repas était une véritable folie, en ce temps de guerre : Il se composait de mets rares autant que raffinés, venus de contrées lointaines : langouste, caviar, ananas et de plats incontournables dans le Quercy : foie-gras, terrine aux truffes de Lalbenque, et le pastis, un gâteau exquis dont Clément m'expliqua la délicate et longue préparation.

Naturellement pour ce festin on avait débouché des vieilles bouteilles de vins de Cahors des meilleurs crus dont je pus apprécier les singulières vertus ; Clément voulut m'initier à la dégustation. Au bout de quelques verres, je savais distinguer les différents crus selon les nuances de la couleur

de leur robe ; du pourpre jusqu'au grenat foncé. En bouche, j'appris, en fonction des arômes, à reconnaître les cépages des cuvées : Les parfums de violette et de fruits rouges sont caractéristiques du Malbec, qui avec l'âge prend la saveur de la truffe en coupage avec le Merlot qui lui confère rondeur et moelleux ou bien avec le Tannât qui amplifie sa puissance et permet le vieillissement et la complète expression des arômes de ce vin...Pour arriver à ce niveau d'expertise, qui me permettra, assurément, de briller en société, il me fallut plusieurs essais ... ! Et quand je réussis à distinguer les arômes d'un Cahors où le cépage de Malbec dominait sur le Merlot et que, de plus, je sus en estimer le millésime à 1 an près, Clément alerta l'assemblée qui m'ovationna bruyamment.

Les convives étaient plus détendus qu'au début de ce dîner extraordinaire qui se tenait hors du temps et de la sinistre réalité du monde en guerre. Certains étaient accoudés à même la table dans un désordre de vaisselle que les domestiques fatigués ne desservaient pas assez vite... Mais personne n'en aurait fait cas, pas même Mme Fayard qui riait à gorge déployée aux plaisanteries les moins fines du banquier au visage érubescents assis à ses côtés. Clément se permit quelques familiarités avec une serveuse dont la tenue était un peu négligée, les cheveux retenus dans un chignon en partie défait, le tablier blanc moins ajusté et son corsage délacé qui laissait déborder les rondeurs de ses seins. Il l'interpella en patois et elle lui répondit, avec assurance, dans cette

langue que je ne connais pas, par une tirade qui provoqua une hilarité des convives alentours. Je demandai à Clément ce qui s'était dit. ... Il me répondit qu'il m'enseignerait le patois...

La soirée était bien avancée, quand, dans les effluves persistants des dégustations de ce vin délicieux autant que malicieux, je ressentis une grande fatigue s'emparer de moi. Madame Fayard me proposa de prendre quelques repos, loin du bruit, dans un petit salon qui jouxte les cuisines. Je m'allongeai sur le canapé qui s'y trouvait... Avant de m'endormir, je me souviens avoir entendu des rires et des cris joyeux venant de la cuisine où le personnel semblait ne pas s'ennuyer...

...Étais-je encore endormie ou tout juste éveillée, quand je crus percevoir un gémissement ou une plainte étouffée qui mit mes sens en alerte. La maison était calme, je réalisai que la fête était terminée et qu'à l'étage M et Mme Fayard devaient ronfler comme des toupies ! Le temps que mes idées s'éclaircissent, j'entendis, à travers le mur droit de la pièce des sons émus et tremblants, des mots sans suite, mal articulés... Intriguée je me dirigeai vers la cuisine et par la porte entrebâillée, je reconnus, sur un coin de la table encore encombrée de verres, de bouteilles moitié vides, la serveuse dont la tenue était plus que négligée, cette fois ! Les cheveux détachées venaient caresser les mamelons aux aréoles foncées de ses gros seins libérés du corsage descendu jusqu' à la

taille. Elle flattait la virilité d'un homme que je ne pus identifier sur l'instant ; l'étroite ouverture de la porte ne permettant de voir son visage. Tout en le caressant, elle enserra de sa main droite le doux instrument du plaisir et le parcourut en considérant sa longueur, sa grosseur et sa tête fière et rubiconde. Du poil noir et touffu, elle dégagea les deux énormes pelotons qu'elle soupesa en riant comme une enfant.

Imaginez, Guillaume, mon amour, dans quel état je me trouvais devant cette scène. J'aurais dû partir, mais je ne pus lutter contre l'envie de voir dans le corps de cet homme, votre corps et éprouver le plaisir qu'on lui donne et celui qu'on en reçoit.

La fille en se retournant pour livrer, à son tour, ses appâts aux mains fébriles de son amant, remarqua ma présence derrière la porte. Je crus alors que mon cœur ne résisterait pas à cette seconde décharge d'adrénaline et que j'étais perdue, condamnée, coupable... Coupable de quoi ? Je n'ai rien fait que voir ! Condamnée par qui ? Il n'y a pas de témoins, juste une complice, car la serveuse en m'apercevant me décocha un clin d'œil et un sourire coquin m'invitant à assister à la suite de leurs ébats ; Elle ne se ménagea pas ; montant à califourchon sur l'homme qui poussa un râle guttural quand il s'enfonça entre ses fesses cambrées ; elle, riait...

Le bonheur était là, dans le rire naïf de cette jeune femme, dans le râle de l'homme comblé et dans mes pensées qui s'envolaient vers vous.

Tout était simple.

Se penchant sur lui pour que les pointes de ses seins viennent rouler et se durcir au contact de son poitrail, elle continuait à imposer la cadence en cabrant lentement ses reins. Puis soudain, elle se redressa et, tout en me regardant, se mit à accélérer le rythme jusqu'à obtenir le sublime bonheur, accueilli par des spasmes visibles au travers de son ventre tendu et des cris redoublés. Les cheveux mouillés de sueur, elle se pencha pour étreindre son amant, le gardant en elle, le temps de retrouver son souffle.

Je me souvins, avec une intense émotion, des temps de plénitude au terme de nos ébats amoureux. ... Et tant d'autres moments de plaisirs partagés avec vous, me

revinrent en mémoire. En vous décrivant cette scène qui reste pour moi, une belle expérience, je regrette de ne pas vous en avoir fait part plus tôt ? ! Pourquoi l'ai-je cachée, comme une tâche dans ma vie, alors qu'elle se révèle une source de bonheur et de plaisir à partager ?

Pour tout vous dire : Je viens d'avoir un entretien avec la serveuse Sidonie, jeune paysanne qui, pour quelques sous, fait des extras en qualité de cuisinière ou, plus souvent, de serveuse, à cause de son physique plaisant et son caractère peu farouche. C'est elle que j'avais vue en plein ébat, dans la cuisine, après le dîner chez les Fayard. Dîner auquel je n'aurais, jamais, été conviée (pas assez fortunée) si Madame Héloïse Borel avait pu

répondre à l'invitation ; il fallait bien trouver quelqu'un pour distraire ; et... je pense m'y être bien employée ; le notaire : Clément Borel.

Clément Borel, l'esbroufeur brillant et séducteur...

Sidonie, me confia qu'après cette soirée, où les bouteilles se finissaient en cuisine et où le personnel plus ou moins éméché se livrait à des plaisanteries légères puis à des polissonneries plus coquines, elle n'avait pas su résister aux avances que lui avait faites le fameux Clément, à qui je venais de fausser compagnie.

- Qué fas ? Que voles ?

Sidonie partait s’amuser à la cuisine puis réapparaissait dans la salle à manger.

- Espèra qu’acabèsse !

Plus le temps passait, plus le désir montait. Et quand la maison fut, enfin, silencieuse...

... Clément et Sidonie firent...

... un pitchoun !

Vous appréciez, sans doute, les progrès que j’ai réalisés (au contact de Sidonie) pour parler et écrire quelques lignes dans ce dialecte local qui m’apparaît, désormais, un peu moins barbare.

Dès l'annonce de sa prochaine paternité, Clément, ne voulant pas ruiner sa réputation, achète le silence de la famille de Sidonie avec un faux testament qui fera du père Baptiste héritier d'un vignoble voisin un grand cru : le Château du Cèdre. Il encourage Sidonie à se marier au plus vite avec son fiancé qui donnera son nom au pitchoun.

Ces révélations de Sidonie qui veut vivre pleinement ses passions avec une détermination qui n'a d'égale que son optimisme insolent et résolu, suscitent le respect.

Je suis sûre que vous êtes sensible à la situation de cette femme.

Dans un prochain courrier, je vous donnerai les détails de « l'affaire » et, aussi, je

vous révélerai les circonstances, pour le moins, insolites de nos retrouvailles.

Pour l'heure, nous vous prions (Sidonie et moi) de veiller sur l'homme de cœur qui donnera son nom comme il a donné son cœur : sans conditions : Amédée Broussaudier, vaguemestre au Onzième.

Révélation

Alsace, 3 février 1918

- Broussaudier ! Au rapport !

Ce cri, poussé par le Capitaine, sur un ton autoritaire qu'il ne lui connaissait pas, inquiète Amédée qui interrompt son discours badin qu'il avait entrepris avec des soldats, gesticulant avec des mouvements amplifiés, exagérés et répétés qui sculptaient dans le vide quelque Vénus callipyge dont les seins, que même, les bras tendus d'Amédée ne semblaient pouvoir les contenir. Amédée, baisse les bras. Avec une crainte contenue, se

présente devant le Capitaine qu'il considère presque comme un ami avec lequel il avait parlé du pays durant des soirées entières depuis son rattachement au 11ème Régiment d'Infanterie.

- Broussaudier, je dois vous faire part d'un événement qui vous concerne personnellement.

Le Capitaine s'interrompt un court instant et regarde fixement les yeux d'Amédée qui se baissent.

Le Capitaine reprend :

- L'état-major vient de m'informer que Borel Clément est muté et affecté à notre régiment.

Amédée n'en croit pas ses oreilles. Une foule de questions se révèlent et se bousculent

dans son esprit jusque-là sur ses gardes, et maintenant troublé. Le silence qu'entretient le Capitaine est insupportable à ce pauvre Amédée qui, embarrassé, trouve, enfin, quelque chose à dire :

- Le notaire ? ...

- Oui.

Guillaume met fin au supplice auquel il venait de soumettre le vaguemestre et explique la situation à Amédée enfin soulagé.

Le ton du Capitaine est, maintenant plus doux mais le propos reste ferme.

- Je connais parfaitement, comment dirai-je ? ... votre « contentieux » avec Borel... Amédée le regarde bouche-bée. Guillaume va droit au but :

- Après avoir abusé de votre fiancée, Clément Borel est furieux d'apprendre que Sidonie porte son enfant.

Un enfant avec une paysanne illettrée !...
Pour un Borel, c'est impossible, inconcevable !
De quoi perdre une réputation solidement ancrée chez toutes les familles cadurciennes !

Le ton de Guillaume a changé de registre passant du rapport militaire péremptoire, circonstancié et conscrit à une narration où les faits réels côtoient les sentiments et où les effets de manches donnent l'impression que le Capitaine avait été lui-même le témoin de la scène. Amédée l'a bien perçu et se demande alors : quel homme est en face de lui : le Capitaine du Onzième ou Guillaume, l'ami de Cahors ?

- Sidonie s'est attirée toutes les foudres du ciel, reprises et aggravées par la voix de son père courroucé, pour qui, la seule richesse de la famille est l'Honneur ! La honte poursuivra toute leur vie durant Sidonie et son bâtard... Et la vindicte populaire reléguera la coquine, au rang des pires salopes...

Amédée, atterré, écoute Guillaume narrer une sale histoire qu'il pensait enterrée si profondément afin que personne ne puisse, jamais, l'exhumer.

Pour que le Capitaine sache ; qui avait trahi l'omerta familiale ?...

Guillaume de Saint-Brice continue :

- Mais c'est sans compter sans le providentiel notaire, pour qui, le rang prévaut sur l'honneur...

...Et un beau matin, Clément Borel se rend à la ferme de Sidonie et de sa famille où il est accueilli par le fusil du père Baptiste...

Après quelques minutes de sommations, de menaces et enfin de tractations, Baptiste accepte la proposition que vient lui faire Clément pour exonérer la famille du préjudice moral engendré par ce « moment d'égarement », cette « erreur de jeunesse »...

De plus en plus étonné, le visage décomposé, Amédée tombe des nues à l'écoute de cette histoire que lui avaient cachée Sidonie et son père !

Guillaume poursuit son récit, avec une certaine délectation de l'effet que cela produit sur son auditeur.

- Sur l'unique table de la ferme, Clément étale des feuilles qu'il sort de sa pochette de cuir rouge de Cordoue, rehaussée par des fermetures brillantes comme de l'argent vif.

- Que volézt far de totes aquestes papièrs ?

Clément explique qu'il ne veut pas entendre parler de cette affaire par la vox populi, et que pour se faire, il présente instamment un vrai faux testament du voisin (veuf et sans enfants) qui désigne le Père Baptiste héritier du fameux côteau de Peyrole qui donne le meilleur des vins de Cahors et une fortune à son propriétaire. Il le déposera et l'enregistrera, dès le lendemain, à l'étude. L'avenir de la famille qui s'agrandit est garanti et Clément assuré du silence promis sous peine de dénoncer la falsification du

testament dont le Père Baptiste serait tenu, à coup sûr, pour responsable....

- Bien vu, n'est-ce pas ?

-Ah, le salaud ! lâche Amédée stupéfié par les révélations du Capitaine qui, habilement, revient à la charge :

- Reste la réputation de Sidonie...
Clément y a pensé : L'honneur peut être sauvé si son fiancé accepte de se marier avant la naissance de l'enfant.

Clément pose, sur la table, des imprimés à remplir pour célébrer le plus rapidement possible un mariage par procuration. Il revient à Sidonie le soin de vous avertir de la situation et de vous supplier de vous marier rapidement. Tâche pas facile dont elle s'est acquittée avec l'adresse que vous lui connaissez...

- Ah ! les femmes...

Chose faite et enregistrée dans votre dossier militaire que j'ai moi-même mis à jour...

-Voilà, maintenant vous savez tout ce que je sais sur cette affaire et je vous prierais de respecter, sans le moindre écart, les recommandations suivantes : Ne me demandez pas par quelle voie j'ai obtenu ces informations et abstenez-vous de toutes discussions ou tous gestes qui seraient dirigés à l'encontre de Clément Borel qui rejoint le 11ème dès demain. Ceci vaut ordre !

- Rompez !

Lettre de Clément à Héloïse

Près de Verdun, le 10 février 1918

Héloïse chérie,

J'ai rejoint le 11ème Régiment d'Infanterie stationné à l'arrière du front de Verdun où je n'ai été reçu, qu'aujourd'hui, malgré mes demandes réitérées depuis trois jours que je suis ici, par un officier que je connais !

Et je n'ai pu rien tirer de cet entretien concernant cette mutation ordonnée par je ne sais pas qui, pour je ne sais quelles raisons... ! De Saint Brice est un homme taciturne, fermé et avare de ses mots. Il m'a écouté sans mots

dire, sans le moindre signe de compassion. Indifférent.... Il n'a pas changé depuis le temps où nous étions au lycée Foucault... J'ai gardé de lui le souvenir d'un mauvais perdant aigri, jaloux et ambitieux. Tant d'efforts qu'il fasse et que l'on put lui concéder, ne lui permirent de se hisser jusqu'aux plus hautes marches que nous occupions. Certes, les de Saint-Brice, avec leur titre de noblesse, aurait, pourtant, pu accéder au cercle des notabilités cadurciennes. C'eût été un apanage flambant pour Guillaume ... Hélas, ils n'avaient pas les moyens de briller. Leur fortune se limitait au château dont l'état de ruine traduisait l'état des finances familiales... Guillaume de Saint-Brice s'est engagé dans l'infanterie où il a, comme tant d'autres, « trouvé une famille » juste et fraternelle et dans laquelle son talent

et surtout son opiniâtreté lui ont permis de tracer son chemin. Et moi, le mien, dans une direction différente. Nos chemins ne se seraient jamais croisés sans cette folie guerrière et cette messéante et inconvenante mutation.

Au cours de cet entretien, qui fut bref, j'en conviens, à aucun moment, il n'a évoqué ce temps de notre jeunesse, me considérant comme un inconnu avec une outrecuidance que je ne lui connaissais pas. Qui aurait pu imaginer que Maître Clément Borel fusse, un jour, aux ordres de de Saint-Brice ? ...

Pour ma part, je lui ai exprimé toute ma colère et mon indignation et lui ai signifié que je ne comptais pas en rester là ! À ce moment,

un furtif et cynique sourire désopilant sur son visage fermé conclut notre entretien.

Donc, je n'obtiendrai rien de ce côté. Par contre, je n'ai pas abattu ma dernière carte ; la Dame de Cœur : Vous ! mon amour. Vous pouvez me délivrer de cet enfer et me ramener près de vous ; au paradis... Pour ce faire, demandez, en urgence, la faveur d'une audience au Sénateur Pujol à qui vous exposerez ma situation et saurez le convaincre d'intervenir auprès de l'état-major, pour corriger cette erreur navrante. (Pujol y a un ami de longue date le Général Maillard)

Je m'en remets à l'habilité et la force qui sont vôtres pour parvenir à sauver notre amour de la tourmente qui m'a précipité, loin de vous, sur ce front pandenoniaque.

Je vous embrasse chaleureusement, par la pensée, en attendant de vous serrer, à nouveau, dans mes bras.

Clément

En vérité...

Les hommes sont plus nerveux, et parfois incontrôlables. Pourtant le Capitaine de Saint-Brice fait montre d'autorité, gérant les conflits avec fermeté et sans jamais se départir de son calme et de son sang-froid qui font de lui un homme exceptionnel. Le repli, tant attendu, sur l'arrière tourne au cauchemar. Certes, les hommes ont enfin de quoi manger à leur faim et de quoi boire en quantité pour oublier, pour un moment, les atrocités vécues au front. L'ivresse est une échappatoire bien éphémère ! La réalité est implacable, inflexible, brute et froide.

Dans ce camp retranché, les râles et les cris incessants des blessés qu'un flot continu d'ambulances ne cessent de ramener du front, ont envahi les lieux et couvrent le grondement du canon dans le lointain. L'odeur de la Mort est insupportable ; des cadavres déposés, à la hâte, en rangs serrés, dans l'arrière-cour de la ferme, se décomposent et emplissent l'air d'une puanteur immonde et répugnante.

Le bâtiment principal de cette ferme, transformée en hôpital, abrite les blessés qui sont opérables : Ceux qui ont eu la chance d'échapper aux feux mortels de l'ennemi qui envoyaient directement à trépas bon nombre de héros du champ d'honneur ; ceux dont l'éclat d'obus n'avait pas atteint trop sérieusement des organes vitaux (les autres étaient traités sur place par les médecins du

front). Ceux qui enfin ont été secourus rapidement par les véritables paladins que sont les brancardiers.

Dans les pièces adjacentes, on ampute, on suture, on pare au plus urgent. Jour et nuit, des chirurgiens besogneux opèrent sans discontinuer... À la faveur des cas légers où une simple amputation d'un membre s'avère suffisante, les cas les plus sérieux qui nécessiteraient une intervention longue sont directement éliminés et mourront dans la salle commune dans les affres de l'agonie.

Au cinquième jour passé dans ce lieu sordide, les esprits commencent à s'échauffer. Que ce soit pour le temps d'une permission ou pour le reste de leur vie (pour les plus chanceux : les estropiés...), les soldats sont

nerveux et impatients de retourner dans ce monde, à la fois lointain et merveilleux qu'est devenu leur village quand on le considère depuis l'enfer...

Le Capitaine de Saint-Brice arpente son bureau avant de réunir ses hommes... Il relit mentalement la lettre que lui a remise Broussaudier ce matin même et qu'il tient dans sa main crispée. Il la connaît presque par cœur et dans sa tête résonne la voix tour à tour enjouée, enfantine ou émue de sa délicieuse épouse :

Cahors, le 14 janvier 1918

Cahors est, pour moi, un désert dans lequel je croise quelques vagues connaissances. Les hommes sont à la guerre et les femmes sont accaparées par les travaux dans les vignes ou les champs. La ville vit une léthargie lénifiante. Je songe aux périls auxquels vous devez faire face. Je tremble en apercevant les gendarmes dans notre rue de peur qu'ils ne viennent frapper à notre porte pour annoncer de funestes nouvelles...

Pour ne pas succomber à l'angoisse qui me dévore, je tente, avec plus ou moins de succès, de tuer le temps assassin qui nous sépare et m'effraie. Je commence la journée en relisant vos lettres. Je les déplie avec

application et précaution comme l'eut fait en son temps Champollion avec le papyrus de Turin qui lui donna tant d'émotions qu'il décida de le cacher aux yeux du public sûrement pour ne pas dévoiler sa passion qu'il entretenait avec ce précieux papyrus où sont présentées des scènes explicites et licencieuses. Comme lui, mon cœur bat lorsque mes yeux se posent sur ces lignes, mille fois parcourues. J'entends votre voix grave et rassurante, je sens votre odeur laissée sur le papier que parfois je glisse dans mon corsage contre mon sein gonflé qui se dresse sous la caresse de votre pli. Alors, un grand trouble m'envahit... Je sors de la maison, et à pas pressés, je me dirige vers le lieu qui apaise et rassure mon esprit. Dès que je franchis le seuil de la Cathédrale Saint-Étienne, je suis

transportée à mille lieux ; loin de Cahors, très loin de la guerre. Là, je suis bien ! Peu à peu, le trouble s'estompe et je ressens une sérénité bienfaisante s'installer en moi. Et pendant près d'une heure, je ne sais si je médite ou si je prie pour vous mon amour qui êtes dans un enfer, persuadée que notre Amour survivra à cette tuerie sauvage, cette abomination, cette ignominie dans laquelle l'humanité s'abîme.

C'est au fond de la chapelle Saint-Gausbert, face au reliquaire de la sainte coiffe que j'ai rendez-vous avec moi-même.

À ce propos, dans un livre trouvé dans votre bibliothèque rapportant les travaux de Champollion, notamment sur le papyrus de Turin ; j'ai appris que la Sainte coiffe serait le patih du Christ, une sorte de bonnet avec une

mentonnaire utilisé dans le rituel mortuaire juif de l'époque. Sa fonction est de maintenir la bouche des morts fermée. Toujours selon Champollion, le tissu de ce bonnet mortuaire, par sa texture et son épaisseur, serait le même que celui du célèbre suaire de Turin... J'arrête là, le compte-rendu de mes lectures nocturnes qui comblent mes insomnies.

Voilà comment, j'occupe mes journées... Aller à la chapelle de l'archidiaconé est devenue une habitude ou un rituel quotidien.

Il y a trois semaines de là, dans ce lieu retranché et silencieux où on ne croise que quelques silhouettes furtives, une parole ou un bruit insolite, je ne saurais dire, me sortit de ma torpeur méditative. Je levai les yeux ; une

dame agenouillée au premier rang, engloutie dans sa capeline, pleurait face à la Sainte coiffure. Je m'approchai d'elle, m'assis à ses côtés sans qu'elle s'aperçoive de ma présence. Ses sanglots irrépressibles m'affectèrent profondément. Doucement, je retirai son capuchon qui dissimulait le visage... Et là !... À l'instant même, où ses yeux rougis croisèrent mon regard, nous nous reconnûmes ! La surprise fut partagée et si vive que Sidonie Broussaudier, la friponne et espiègle serveuse délurée au dîner des Fayard, me sauta au cou. Son folâtre élan nous entraîna dans une chute fracassante de prie-Dieu et de chaises renversés qui vint rompre le silence solennel de la cathédrale... Des éclats de rire étouffés remplacèrent les sanglots. Nous sortîmes en courant dans l'allée centrale de la nef et en

effrayant les quelques vieilles bigotes qui se signèrent à notre passage ! Dehors, nous nous embrassâmes longuement et sans retenues sous les regards obliques des rares passants hagards. À la maison, où je l'avais invitée pour discuter toute à notre aise, nous évoquâmes notre première rencontre insolite chez les Fayard. Des éclats de rire fusèrent dans le salon resté silencieux depuis votre départ au front. Cette fille m'apparut comme un rayon de soleil venu dissiper la monotonie de ma vie quotidienne.

Dieu que cela est bon de pouvoir deviser en confiance et sans ambages ni réserves auxquels, d'ordinaire, la bienséance et le rang nous assujettissent !

Nous avons parlé de tant de choses... !
ri et pleuré et ri et pleuré encore.

Sous son aspect que beaucoup
qualifieraient de rustre, Sidonie cache une
nature sensible, souvent incomprise.

La voix cassée, je lui fis part de mes
soucis, de votre absence et de mon ennui dans
cette maison vide. ... Alors elle me prit dans
ses bras musculeux de paysanne et de ses
doigts calleux me caressa le visage avec une
délicatesse exquise qui me surprit. Tout en
continuant à me prodiguer ses caresses
rassurantes, à son tour, elle me confia dans
quelle situation peu enviable elle se trouvait et
que je vous ai déjà relatée. Elle exprima tous
ses ressentiments envers Clément Borel qui

décidait, à sa place, du statut qu'il lui réservait et de quelle manière y parvenir.

L'arrogant, ayant disposé de son corps un soir, pensait disposer de sa vie ! Se levant d'un bond, elle proféra :

- Es pas acabat, Mèstre Borel !

- combatrai fins al darrièr buf !

Elle a du caractère ! Elle le tient du Père Baptiste. Notre conversation s'acheva joyeusement par des fou-rires, feuilletant les dessins pornographiques du Papyrus de Turin que Champollion avait reproduits sur ses carnets.

Ainsi va la vie à Cahors...Chaotique sans vous.

Dans l'attente de vous revoir, je vous
embrasse passionnément.

Anastasia

Guillaume, lui aussi, brûle de retrouver sa femme. Mais le message que venait de lui remettre une estafette, contrarie ses plans. Il enrage contre les hauts gradés, planqués dans leur bureau feutré, qui griffonnent des ordres lapidaires, pleins de dédain et de brutalité :

- 1- Rejoindre, sans délai, le dixième Dragons à Sudelkopf. Mission de renfort.
- 2-Renvoyer le caporal-chef Borel Clément à son affectation antérieure.

Signé G^{al} Maillard

Guillaume de Saint-Brice est en fureur envers les élites militaires qui se jalourent les premières places en dirigeant les opérations

sur le terrain pour conquérir la notoriété ou la gloriole populaire, avec de beaux discours grandiloquents et flatteurs relayés par une presse stipendiée. Le bourrage de crâne, comme on l'avait surnommé dans les tranchées où les hommes payaient de leur vie cette propagande méprisante et chargée d'infamie. Sur le terrain, ils se sont battus jusqu'à l'épuisement pour défendre des valeurs de la France, au début de la guerre mais à présent ils ne comprennent plus. Cette guerre n'a plus de sens. Quatre ans que des Pétain ou des Foch mentent. Leurs discours sont intolérables pour ceux qui sont dans l'abominable carnage que les poilus appellent justement « la boucherie » !

Guillaume, en relisant une énième fois les ordres, n'est pas loin de souscrire aux idées

subversives qui animent les « traîtres à la Nation » qui tentent de désertre, qui fraternisent avec l'ennemi. Les tribunaux militaires constitués de cinq officiers, se chargent diligemment de leur sort et expédient une affaire en moins d'une demi-journée.

Il lui revient, des profondeurs de sa mémoire, le souvenir d'une rencontre qui eut lieu en 14 sur le front de la Somme. Étrangement, il perçoit les lieux, leur agencement avec précision ; il lui semble même que l'odeur de la poudre qui se dégageait des caisses à munitions que l'on déchargeait et répartissait sur le carreau de la mine et sur la place du village de Vermelles, exhalait jusqu'à son bureau. Il revivait sa

rencontre avec Paul Boissières, instituteur à Malause, village au bord de Garonne, comme il aimait à dire. Il venait d'être mobilisé et avait rejoint le régiment qui s'apprêtait au combat. Guillaume peut-être, séduit par l'intonation de la voix et l'accent toulousain ? Il entreprit une longue conversation avec Paul qui souffrait, de laisser sa femme, institutrice, elle aussi, et deux petites filles en bas âge et... « son école » !

Guillaume le revit deux jours après : Les hommes étaient tendus, prêts à assaillir les allemands qui approchaient. Guillaume cria :

- Maintenant !

On entendit un bruit confus côté allemand, qui annonçait que la riposte était imminente. A la première salve de tirs, les

assaillants se tapirent au sol et progressaient en rampant leur fusil à la main, prêts à faire feu. Paul était resté sur place, seul, debout, son Lebel gisant à ses pieds. Il reçut une balle en plein front et s'écroula...

Le fantôme de Paul Boissières interroge la conscience de Guillaume de Saint-Brice. Jusque-là, il le tenait pour un traître, un lâche et un couard. Aujourd'hui, il en doute pour la première fois. Pour la première fois, il doute des fondements de son engagement militaire. Après quatre ans d'épuisement, de souffrance, pendant lesquels, sans relâche, il a œuvré à exalter, et soutenir ses hommes, il aspire, tout comme eux, à rentrer à la maison.

Aujourd'hui, il se sent seul et démuné pour faire exécuter les ordres absurdes, ineptes ou aberrants, issus d'une hiérarchie aveugle et sourde aux cris désespérés des hommes broyés, laminés par l'emballlement de cette machine infernale et insatiable. Il estime que lui et ses hommes n'ont pas démérité le congé qui leur avait été promis.

Se battre, exécuter et faire exécuter les ordres, sa condition de soldat d'active le lui oblige.

... Alors, il ira de nouveau au combat aux cotés de ses hommes qui tueront pour ne pas être tués, sans pouvoir réfléchir, précipités dans la géhenne du front. Guillaume comprend alors que Paul Boissières ait pu préférer de mourir en conscience que de se

métamorphoser en un être acéphale et bestial... Il chasse, très vite cette pensée dérangeante venue troubler un instant son esprit pour se recentrer sur sa mission prioritaire et immédiate : Rassembler les hommes et les informer de la mauvaise nouvelle. Il faut leur exposer clairement la situation. En se montrant compatissant ? Non ! certains verraient là, une forme de faiblesse et en profiteraient pour appeler à la désobéissance ou à la rébellion qui serait impossible à contenir. Non ! Il faut faire montre d'une autorité inflexible tout en louangeant leur bravoure et leur honneur...Mais ce ne sera pas suffisant ! Ils s'en foutent de revenir en héros dans leur campagne ! Ce qu'il leur importe c'est de revenir ! Revivre ! Guillaume ne peut pas, par

sa position et sa mission cautionner un tel argument qui circulera, fatalement dans toutes les têtes, y compris la sienne... Il réfutera un tel raisonnement idolâtre et irresponsable.

Nous sommes tous embarqués dans la même galère. C'est ensemble que nous avons essuyé bien des tempêtes. C'est ensemble que nous irons sauver les Dragons à Sudelkopf et défaire l'ennemi ! Voilà ce qu'il aurait voulu dire à ses frères d'arme. Mais il n'aura pas crédit s'il fait appliquer le deuxième ordre et il enrage. Son autorité est reconnue pour la conformité de ses actes avec sa parole. On le tient pour dur, en fait ; il est exigeant envers les autres comme il l'est pour lui-même.

L'idée de laisser Borel filer au moment du combat lui paraît inacceptable et

profondément injuste envers les hommes qui repartent au feu ! Borel a dû avoir des appuis solides pour intercéder en sa faveur... :

Maître Borel fait partie de la caste des nantis et des privilégiés devant lesquels on déroule le tapis rouge. Guillaume de Saint-Brice emprunte les escaliers de service en rêvant d'arriver avant. Il vient tout juste d'y parvenir en faisant placer Borel sous son commandement. Et voilà qu'on veut lui soustraire ce plaisir qu'il a à peine goûté ?!...

Guillaume qui n'a pas décoléré un seul instant, se laisse, enfin, tomber sur le fauteuil du bureau, souffle bruyamment, un grand coup qui le libère de ses tensions intérieures, ouvre calmement le tiroir de son bureau où sont rangés les crayons et les stylos, en choisit un

qu'il considère longuement avant d'attraper une feuille blanche sur la pile qui encombre le devant de cet imposant bureau en acajou. Maintenant, apaisé par ce rituel liminaire, il se lance :

Anastasie, mon Amour,

...

Lettre de Guillaume à Anastasie

En arrière du front de Verdun, le 17 février

Anastasie, mon Amour,

Je vous écris cette lettre depuis le bureau [cossu] de commandement, improvisé dans une maison bourgeoise qui borde une ferme transformée en hôpital de campagne, accueillant les blessés du front qui arrivent en nombre.

Après notre relève au front, les blessés « légers » et les valides prennent du repos en attendant leur permission promise qui tarde à venir. Les esprits s'échauffent...Et, s'ils savaient ce que je m'apprête à leur annoncer ... ? !

Ordre nous est donné, d'aller renforcer un bataillon de Dragons en difficulté numérique sur le front à deux jours de marche, plus au nord ! Je suis, moi-même abattu, abasourdi par cette fâcheuse nouvelle.

Il me tardait tant de vous étreindre et de saisir par la taille, votre corps tremblant d'intenses émotions pendant que mon cœur battrait contre le vôtre. Alors enivré par votre parfum capiteux, je ne saurais voir de ce

Monde que la profondeur du bleu de vos yeux
pareil au ciel de la plus douce des nuits de l'été.

Ce rêve, je l'ai fait cent fois, en priant
pour qu'il se réalise comme un vœu accompli
par quelque Séraphin qui croiserait mes pas... !

Hélas, ce songe ne se réalisera pas... tout de
suite.

Es pas acabat, Lucifèr !

Je repars au combat pour nettoyer le
ciel de ces anges de la mort qui tournoient, tels
des rapaces charognards, au-dessus du
charnier de nos champs de bataille entretenus
par des ordres crétins et déraisonnables, lancés
par des irresponsables qui jouent à la guerre
avec la vie comme on avance la mise dans un
jeu de hasard ! Pour s'attirer des honneurs
qu'ils ne méritent pas,

J'ai vu tant d'horreurs que je laisse s'épancher mon cœur plein de hargne et d'acrimonie.

Mais j'irai jusqu'au bout de mes forces me battre pour en finir avec cette « connerie » qui me sépare de vous, délicieuse Anastasie et reprendre le temps qui nous a été confisqué.

Nous ferons l'amour jusqu'à satiété, ensuite nous irons courir et poursuivre nos ébats dans la garrigue odorante et enivrante du causse quercynois. Le soir venu, fourbue et comblée d'avoir goûté aux plaisirs qui emplissent ce Monde, étendue sur le canapé du salon où ronronne le feu allumé dans la cheminée et vêtue d'une ample chemise blanche vous m'écoutez, lascive, évoquer, non plus la noirceur du Diable enfin terrassé,

mais vous dévoiler sa sensualité comme nous l'ont exprimée les frères Geefs dont l'érotisme si particulier de leur statue vaut autant que les dessins de Champollion qui vous avaient tant plu à Sidonie et à vous-même. La statue de l'ange du Mal, commandée à Joseph Gees, est restée peu de temps dans la cathédrale de Liège. Cette œuvre dès son installation choqua tant le public que les prélats la firent retirer de l'église après avoir reçu la confession de certaines pénitentes avouant que le talent de l'artiste qui avait donné vie à la beauté lascive du modèle les portait au péché.

... J'ai tant de choses à partager ... Cette guerre finira-t-elle un jour ?

Tendre Anastasie, vous écrire c'est se rapprocher de vous... et puiser dans notre

Amour le courage, la force et la sérénité qu'il va me falloir dans un instant pour annoncer que la guerre n'est pas finie et que le devoir nous appelle pour sauver des frères en danger.

Je n'ai jamais eu d'état d'âme en donnant des ordres. Présentement, face à un ordre pareil, j'en suis arrivé à remettre en doute les principes et mes positions sur le devoir moral et le devoir civique.

Comme annoncé, le devoir m'appelle et je suis contraint de lâcher ma plume amoureuse.

Saluez, de ma part, Madame Broussaudier avec qui vous semblez bien vous entendre. J'en suis ravi. Assurez-la de toute ma bienveillance envers son mari.

Je vous embrasse en pensant très fortement à
vous et à notre Amour infrangible.

Guillaume de Saint-Brice

Facteur providentiel

Le Capitaine finit de plier avec soin sa missive, quand déboule, avec fracas, Amédée chargé par le courrier qui venait d'arriver.

Comme à son habitude, il se laisse choir sur le fauteuil profond qui fait face au bureau. Amédée, très à son aise, déclame sa tirade désormais rituelle :

- Comment allez-vous, ce matin ?

Et, sans attendre la réponse, avec une voix puissante qui roule les R, enchaîne :

- Le service de la poste aux armées est fier de vous informer que ce jour mercredi 17 février 1918, il s'apprête à distribuer 56 lettres et 11 colis des familles aux soldats, et vous remet 2 plis adressés au commandement !

Ce disant, il extirpe de sa sacoche les deux enveloppes qu'il a quelque peu malmenées. Le facteur maladroit tente, sans conviction, de les défroisser en les lissant sur un coin du bureau.

- Merci, Amédée.

Guillaume reconnaît, par leur dimension et leur couleur, les courriers administratifs qui quotidiennement harcèlent le commandement avec des injonctions à

remplir des documents statistiques superfétatoires qui viendront s'empiler sur les bureaux de ceux qui font la guerre avec un crayon ! Il regrette de s'être prêté, depuis trop longtemps, à ce jeu de dupes qui n'existe que pour justifier les postes des planqués qui ne connaîtront pas le Feu, où, pire pour justifier des choix arbitraires en faveur des marchands de canons et autres profiteurs de guerre. Avec dédain, Guillaume, maussade, balaie, du regard les courriers aplatis avec zèle par le vaguemestre étonné de l'humeur inhabituelle de Guillaume. Il comprend que ce n'est pas le jour de lui parler du pays et s'apprête à sortir pour continuer sa tournée quand Guillaume l'interpelle :

- Broussaudier, expédiez cette lettre urgentissime.

Amédée n'a jamais pu résister, plus d'une seconde, avant de lire le nom et l'adresse, mais cette fois il n'y ira pas de son commentaire plaisant sur le destinataire qu'il avait repéré au premier coup d'œil : Madame Anastasie de Saint-Brice. Pourtant ce nom, par son équilibre, sa rondeur, sa mélodie, ... l'aurait, certainement, inspiré ...

Amédée Broussaudier, sur le point de quitter une nouvelle fois les lieux, est rappelé par le Capitaine :

- J'ai un service à te demander....

Et sans attendre l'accord de l'intéressé, il poursuit :

- Dis-moi si Borel a reçu du courrier depuis son arrivée ?

Le tutoiement surprend Amédée et la formulation de la demande ressemble fort à un ordre. En bon et consciencieux facteur, il est tenu par le secret professionnel et ne peut pas renseigner le Capitaine au onzième Régiment d'Infanterie. Mais si c'est demandé par un ami du pays... Alors...

- Non ... Euh si ! Aujourd'hui ! se reprend-t-il en tapant sur sa sacoche comme pour prouver sa matérialité.

- Donne-la moi.

En bredouillant, Amédée :

- Le règlement est ...

Le capitaine ne lui laisse pas commencer le début d'une explication, l'interrompant en criant :

- Donne-la moi !

Guillaume réalise qu'il vient de dérapé en hurlant de la sorte. Il passe la main dans sa chevelure comme pour effacer sa dernière phrase et reprend avec une voix apaisée :

- Amédée...

Il marque une pause et poursuit :

- ... Je vais te confier un secret ... Tu me connais ? Je ne suis pas homme à me détourner, ni à contourner les règles...

C'est au tour d'Amédée d'interrompre le locuteur pour signifier son acquiescement et abonder dans son sens :

- Vrai de vrai ! Toujours dans les rails, le Capitaine !

- Et bien ; je m'apprête à désobéir à ma hiérarchie ! Et je t'en explique la raison. Tu comprendras pourquoi il me faut cette lettre.

Amédée, stupéfait, rejoint son fauteuil de prédilection et s'y installe confortablement, la sacoche sur ses genoux comme si, à présent, elle renfermait un trésor. Guillaume, sur un ton sérieux et grave, se lance dans son explication.

- Ce que je te dis est strictement confidentiel.

Amédée opine du chef.

- Deux ordres me sont parvenus par un télégramme émanant du ministère et porté par une estafette, tôt ce matin. Première mauvaise nouvelle : Notre permission est remise sine die ! Deuxième mauvaise nouvelle : Nous retournons au front ! Et, pour couronner le

tout : troisième mauvaise nouvelle (enfin pas pour tous !) : Le Caporal-chef Clément Borel n'ira pas au feu avec nous... Il retournera à Brive-la-Gaillarde pour s'occuper de nous approvisionner en rations de guerre dont nous sommes tant friands !

Amédée est indigné et réagit à cette annonce en maugréant :

- Ah ! Le salaud ! Putain de Guerre ! Putain de vie !

Guillaume fait le sourd et poursuit, solennel :

- Donc, ce jour, moi : Guillaume de Saint-Brice, Capitaine au onzième Régiment d'Infanterie refuse d'exécuter cet ordre au nom de l'Égalité de traitement des soldats et

au nom de l'Honneur et de la Dignité de l'Armée française.

Amédée emporté par le lyrisme du capitaine se leva machinalement, ses lunettes embuées ! Guillaume lui fait signe de se rasseoir.

- En dehors de toi, personne n'est au courant de ma décision de désobéir. Je ne dirai rien à personne. Toi, non plus !? Et à 16 heures Clément Borel aura l'insigne honneur, le privilège de partir au front, servir la France aux côtés de ses camarades...Mais il faut que je m'assure qu'il ne soit pas informé de l'existence de cet ordre de quelques façons que se soient. C'est pour cette raison que tu vas me remettre son courrier.

Amédée retire son paquet de lettres à distribuer et en sort une enveloppe bleu-ciel et la tend au capitaine qui l'examine attentivement pendant que sur son petit carnet à la page du 17 février 1918 le facteur, tirant la langue, s'applique pour surcharger, de la manière la plus élégante, un nombre erroné puis annonce de sa voix puissante :

- Le service de la poste aux armées est fier de vous informer que ce jour mercredi 17 février 1918, il s'apprête à distribuer 55 lettres et 11 colis des familles aux soldats !!!

La vigueur et la joie contenues dans cette proclamation tonitruante provoquent chez les deux hommes des sourires complices et amicaux !

Enfin seul, Guillaume de Saint-Brice ouvre l'enveloppe parfumée dont l'écriture ronde est celle d'une femme, sans doute sa femme ?

Lettre d'Héloïse à Clément

Cahors le 12 février 1918

Heureuse !

Heureuse de vous confirmer que votre retour à Brive est acquis : le sénateur Pujol m'a avisé que sa requête a reçu un avis favorable de la part du Général Maillard et que votre retour ne saurait tarder. Peut-être, cette lettre arrivera après votre départ. Si tel est le cas, je vous prie d'en poursuivre la lecture. Elle vous apprendra de quelles manières votre Dame de Cœur est arrivée à ses fins. Vous lirez c'est instructif, distrayant...

Heureuse !

Je suis heureuse parce que vous me manquez énormément et que dans les prochains jours vous serez à nouveau dans mes bras. Et que rien ne nous séparera,

Heureuse !

Je suis heureuse et assez fière de la confiance que vous m'avez accordée en m'assignant une délicate mission dont dépendait votre vie, notre amour, notre couple et notre future famille.

Heureuse !

Je suis heureuse et très fière de l'expérience que j'ai vécue et que je vous narre ici par écrit car il est des mots qui sont plus faciles à écrire qu'à dire :

Dans votre courrier qui m’alertait de la position dangereuse et peu confortable dans laquelle vous vous trouviez. J’ai bien compris qu’isoler, vous étiez dans l’impossibilité d’activer votre réseau de notables qui arrange efficacement ses membres en échange d’un service rendu ou à rendre. Pour moi, il était vain de formuler une requête sans me présenter sous un autre nom que Borel membre connu et reconnu dans cette sphère. Ce qui exposait ma démarche à l’ensemble du groupe dans lequel les informations peuvent circuler très vite. Il fallait se montrer prudente et méfiante.

Votre Dame de Cœur a suivi vos conseils à la lettre et a usé de ses habiletés pour

obtenir une entrevue avec le Sénateur Pujol, le jour-même !

Je me suis rendue, en milieu d'après-midi, à sa permanence parlementaire qui se tient dans un immeuble situé à l'entrée du pont Valentré : le pont du Diable. Je l'ai regardé (le Diable) agrippé à la tour centrale du pont fortifié et je l'ai, peut-être, invoqué inconsciemment pour que vous me reveniez de l'Enfer et que notre amour résiste au temps, à l'image de ce diabolin de pierre ; toujours est-il, que mon entreprise ne manqua pas de diablerie !

Je frappai au huis du notable et c'est son secrétaire qui m'accueillit fort poliment sur le pas de la porte, je déclinai mon identité et plus vaguement le motif de ma visite

auxquels il répondit à voix basse par ces mots si désuets mais si charmants :

- Madame, j'en suis profondément désolé, mais il est à craindre que l'étendue des affaires qui occupent, présentement, Monsieur, ne lui laisse aucun moment pour vous entendre ce jour. Croyez, Madame, que Monsieur le sénateur en est absolument navré. Peut-être, souhaiteriez-vous que je rédigeasse un billet que je transmettrai à Monsieur le Sénateur ?

Je répondis d'une voix suffisamment puissante pour que le Sénateur puisse m'entendre au travers de de la cloison dont je devinais la minceur à l'attitude de son secrétaire qui parlait comme s'il officiait une messe basse pour ne pas troubler le travail du Sénateur.

À l'annoncée de mon nom, un homme chenu, d'assez grande taille, légèrement voûté, tenant à la main une paire de lunettes, sortit brutalement du bureau, sûrement dérangé dans son travail. Il me considéra un instant avant de me saluer. Je lus à dans ses yeux que j'avais fait mouche.

Je ne me trompe que rarement sur ce terrain-là. Vous me l'accorderez !? Il accepta d'écouter le motif de ma requête mais m'interrompit au bout de quelques mots :

- Écoutez, chère Madame, l'affaire paraît complexe et mérite d'être traitée avec soin et toute notre bienveillance. Malheureusement, malgré la reconnaissance et l'estime que je porte à Maître Borel qui nous a bien souvent aidé et compte-tenu de la quantité de travail

qui s'amoncelle sur mon bureau, je suis vraiment désolé de ne pouvoir vous recevoir sur l'heure...

Je fis la moue en me trémoussant délicatement...et le charme opéra :

- ... mais ce soir je serai mieux disposé à vous écouter mais aussi j'aurai le plaisir de deviser avec vous au cercle des amis du progrès et de l'image qui se réunit ce soir même au 333 de la rue Droite, dans le quartier du lavoir ; vous y serez bien accueillie par les membres du cercle qui ne sont pas de tristes sires !

Je quittai la permanence du sénateur Pujol en lui adressant furtivement un dernier aurevoir de la main et lui lançant un regard complice, sans oublier d'exagérer ma

démarche chaloupée qui flattait mon profil callipyge.

Je n'aurais jamais, assisté à une soirée dans un cercle, si ce n'était que pour vous sauver, mon Amour. L'urgence et la gravité de la situation exigeaient rapidité et efficacité.

Sans réfléchir plus avant, je revins à la maison m'apprêter pour cette entrée au cénacle. Je passai le reste de l'après-midi à soigner mon allure que je voulais raffinée et seyante. Un léger maquillage pour satiner le grain de ma peau parfumée délicatement et j'étais prête pour me lancer dans le défi le plus aventureux de ma vie...

Au 333 de la rue Droite, se dresse une bâtisse ancienne et imposante par sa façade relevée ; c'est l'hôtel de Vayrols. Le cœur battant de peur ou d'excitation, je m'approchai de l'homme qui se tenait près de la porte pour en surveiller les entrées ; il semblait informé de ma venue car, à peine avais-je décliné mon nom qu'il me guida jusqu'à la salle dans laquelle le cercle des amis du progrès et de l'image tenait séance.

Cette pièce était assez vaste pour contenir la vingtaine de personnes qui discutait par petits groupes en attendant l'ouverture de la séance. À ma grande surprise ce lieu ne ressemblait en rien à l'image que je m'en faisais. D'un coup d'œil circulaire, j'eus

tôt fait de repérer le Sénateur qui s'excusait d'interrompre la conversation en cours pour m'accueillir :

- Madame, votre présence à l'hôtel de Vayrols m'honore. Comment trouvez-vous les lieux ?

- Forts beaux, Monsieur.

- Je me ferais un plaisir de vous faire visiter cette bâtisse qui me coûte une petite fortune à entretenir et restaurer... Mais j'y aime à recevoir des amis, triés sur le volet : exit les grincheux, les fâcheux et les pisse-vinaigres...ceux-là me sont après, tout le jour et m'ennuient. Pour la nuit je m'entoure de gens qui savent, avec élégance, apprécier toutes les blandices des sens et les jouissances de l'âme, comme les membres du cercle, pour lesquels je mets cette salle à disposition pour

la tenue de la réunion bimensuelle. J'ai voué cet hôtel à la réalisation des plaisirs terrestres et au progrès de la science qui bâtissent un Monde résolument tourné vers le bien-être et le bonheur ... Aussi, dans les salles les plus grandes y organise-t-on dîners et bals... concerts et autres divertissements...

Homme public, tribun au langage châtié le jour, prolix mécène et esthète la nuit venue, Monsieur Pujol est assurément un individu brillant, audacieux et entreprenant.

Il me prit par le bras pour rejoindre le groupe qui s'installait sur les nombreux fauteuils, ou canapés disparates, alignés face à un pupitre sombre qui tranchait avec le blanc du drap tendu en arrière-fond. Un homme

s'installa au pupitre et déclara la séance ouverte ! Puis il continua en déroulant l'ordre du jour : Présentation d'un nouvel appareil photographique. Visionnage d'une œuvre cinématographique inédite et pour finir une surprise. J'avais peur de m'ennuyer mais ce ne fut pas le cas.

On vanta la maniabilité nouvel appareil de photographie stéréographique portable commercialisé par la marque américaine Kodak, avec lequel, on pouvait faire des cartes stéréographiques qui vues au travers d'un stéréoscope ; un appareil binoculaire, donnaient aux images un effet de relief remarquable. Pour persuader le public de la qualité de ce dispositif on distribua quelques stéréoscopes qui, passant de main en main, faisaient jaillir des cris, des exclamations et

des rires. Monsieur Pujol, avec un sourire ambigu qui attisa ma curiosité, me tendit un stéréoscope. Certes, le relief était saisissant mais la scène présentée l'était tout autant !

J'avais devant mes yeux l'image sublimée d'un couple faisant l'amour.

L'homme assis les jambes ouvertes et croisées au niveau des chevilles, se maintient en positionnant une main en appui derrière son dos. De l'autre main, il caresse le sein de la femme qui est « assise » sur lui et qui l'enserme de ses jambes. Arc-boutée en arrière et soutenue par ses deux bras tendus, elle offre son corps à la vue et aux caresses de son partenaire.

Ma première réaction fut de lâcher un petit cri étouffé en voyant une scène que la

morale réproouve et qualifierait d'obscène. En même temps, je perçus l'énergie et la puissance que contenait cette photographie. Le sujet aurait pu être scabreux mais le photographe l'a sublimé, transcendé. Ce n'est pas la nudité totale et ni la position insolite des amants qui m'ont émue, c'est la plénitude, l'harmonie et la force du plaisir de ce couple qui sourdaient de l'image pour venir m'émouvoir jusqu'au tréfonds de mes entrailles. L'effet époustouflant de relief accroissait le réalisme de la scène, à tel point, qu'un instant, je crus qu'il me suffirait de tendre la main pour la mêler à leurs caresses.

Après cet éblouissement, touchée dans mon âme, c'est vers vous, et vers nous que ma pensée se mut. Connaîtrions-nous, bientôt, le suprême degré de l'échelle des valeurs de

l'Amour et ses plaisirs qu'occurent ces exultations pygocoles ? Je brûle de vous retrouver.

Maurice Pujol remarqua le trouble qui avait submergé ma raison, et attendait ma réaction :

- Surprise ? Me demanda-t-il sur un ton railleur.

- On le serait à moins ! Surprise certes ! Mais non pas par l'impudicité et la hardiesse de cette photographie mais par l'émotion qu'elle suscite.

En finissant ma phrase, je lus dans l'expression du regard du Sénateur tout l'intérêt qu'il me destinait. Pour gagner son estime et lui soutirer un engagement ferme concernant votre situation (seule raison de ma

présence dans ce lieu insolite fréquenté par des personnes qui le sont tout autant) appliquée et réfléchie, je me lançais dans une discussion enflammée sur le désir, le plaisir, la félicité qui exaltent les esprits et les sens. Je n'oubliais pas d'émailler mon discours de quelques flatteries discrètes et de détails croustillants, de manière à émoustiller l'humeur du Sénateur dont le visage s'éclairait au fil de mon exposé. Je fis du mieux que je pus pour ne paraître ni pédante, ni futile. Un petit groupe s'était rassemblé autour de moi.

- Que cela est délicieusement dit ! Et, félicitations pour votre discernement ! Me feriez-vous le plaisir d'aller plus avant sur ce point, dans mon atelier particulier, à l'étage supérieur ?

Cet aparté était providentiel, idéal pour formuler ma demande. Je n'eus pas le temps d'accepter sa proposition que déjà il se dirigeai direction de la porte. Je lui emboîtai le pas laissant le convivial de l'hôtel de Vayrols aux plaisantes frivolités suggérées par les images animées du cinématographe. Au bout du couloir, un escalier étroit menait à « l'atelier particulier » du maître de ces lieux qui me confia que peu de personnes y ont eu accès. Cette vaste mansarde longue, d'une ligne anormale, coupée d'angles et de rentrants encombrés d'objets disparates dont je vous épargne l'inventaire, était organisée autour d'une grande table recouverte d'une toile écrue qui descendait jusqu'au sol et répandait, dans l'atelier une douce et étrange lumière qui sublimait les ébauches de statues et les

tableaux qui garnissaient les moindres recoins. Pour accéder aux deux cosys, seuls sièges confortables, il fallut se frayer un tortueux chemin, dans le savant désordre qui marquait une pratique fréquente et régulière de ces lieux. Nous nous installâmes confortablement.

- Cette mansarde est, pour moi, un havre de grâce et un lieu d'égarements qui font tellement de bien à qui veut les accepter. Débarrassée des préceptes moraux ou religieux qui dictent sournoisement nos pensées à notre esprit, la création n'a plus, pour limites, que celles de notre imagination. Dieu, si Dieu il y a, sait si l'imagination débridée et galopante est capable de nous transporter très loin ! L'Église, les gouvernants de ce bas-monde le redoutent et œuvrent sans relâche contre ce « péril... »

imposant une morale partielle à coups de sermons et de lois avec plus ou moins de bonheur : ce qui est tenu pour vérité aujourd'hui sera demain... Ne dit-on pas : « autres temps, autres moeurs » ?

J'interrompis le Sénateur dans son élan introductif à une de ses éloquents divagations.

- Oui ! Quelle morale ! ? Quelle loi ! ? qui légitiment que des hommes, comme le mien, soient jeter dans l'enfer de la guerre.

Je venais sonner l'heure des tractations et du marchandage. Je savais à quoi m'attendre en suivant le fringant sénateur jusqu'à son antre... Mais ce que j'ignorais, c'est à quelle sauce je serai mangée. Tant pis je me lançai....

- Oui je suis très soucieuse du sort réservé à mon mari en danger. Pour qu'on le sorte de là, je serais prête à tout. Je ferais n'importe quoi...

J'avais un peu forcé l'effet dramatique pour recentrer le dialogue.

- Chère Madame, le cas de votre mari est complexe. Il faudrait beaucoup de temps pour monter un dossier, pour étayer votre requête qu'il faudrait déposer à la sous-commission des réformes et exemptions de la région militaire de Bordeaux qui tient séance tous les premiers lundis de chaque mois... Elle émet un avis et rédige une saisine de la commission nationale rattachée au haut commandement qui est seule apte à juger de l'expédience et de la recevabilité de la demande qui est alors

acceptée ou rejetée et donne lieu, le cas échéant à la rédaction et la publication d'un arrêté qui est ensuite adressé aux états-majors qui se chargent de la procédure exécutive. Les ordres sont enfin transmis par la voie hiérarchique jusqu'à l'intéressé.

À l'énonciation des nombreuses et tortueuses procédures administratives, je blêmis et Maurice Pujol s'en aperçut rapidement mais alla jusqu'au terme de son exposé pour que je prenne toute la mesure ou la démesure de ce que je lui demandais. Quand il m'eut terrassée, désespérée de voir mon entreprise aboutir, le sénateur, quelque peu sentencieux, reprit :

- Madame, je lis dans vos yeux le désespoir qui vous atteint. Oubliez ! Oubliez ! Après que

vous m'eussiez quitté, ensorcelé par tant de charmes et poussé par l'espoir et le désir de vous revoir ravissante et divine, je revins à mon bureau pour utiliser cette merveilleuse machine qui est un formidable progrès pour l'humanité : le téléphone ! Ainsi, ai-je pu exposer votre cas à mon ami le Général Maillard à Paris. Il a accepté, au nom de notre vieille amitié, de vous épargner toutes ses démarches qu'il qualifia de hasardeuses. Il donnera, dès demain, des instructions pour la mutation immédiate de Clément Borel !

Cette annonce triomphale permit au Sénateur de m'extirper de l'abîme dans cet instant lequel il m'avait plongée la minute précédente... Qu'importe la manière, j'étais tellement heureuse ! Je fermis les yeux et le Monde m'apparut changé dès cet instant ;

l'obscur mansarde devint plus claire et plus vaste qu'une cathédrale. La table centrale nue et blanche en était l'autel. Les statues et les portraits constituaient le chœur entonnant un hymne glorieux et enlevé ... Complée par la joie, j'en oubliais de remercier mon bienfaiteur. Réouvrant les yeux, je le vis avec un visage qui avait changé, lui aussi. Il affichait un large sourire et son regard était différent : insistant et scrutateur il me transperçait jusqu'à l'âme sans que les allégations et les pudeurs ne puissent l'en empêcher. Gênée, par cette inspection minutieuse et silencieuse, maladroitement, je pris la parole pour rompre cette ambiance sui généri :

- Euh, et bien il est l'heure de vous remercier...

Je me rendis compte, trop tard, de l'ambiguïté de ma proposition.

- Ne me remerciez pas. Je l'ai fait pour deux raisons égoïstes ; la première, la plus répandue et la plus immédiate c'est « pour vous faire plaisir ». Imposture commune à tous les soi-disant philanthropes qui n'espèrent de leur honorable dévouement que reconnaissance et estime publique ; la seconde, plus ténue, mais plus puissante, est de l'ordre du fantasme délectable et jouissif de vous regarder réagir aux plaisirs ou au bonheur. Ils vous touchent et subliment la beauté de votre âme qui, comme le disait si bien Hugo, « se répand comme une lumière mystérieuse sur la beauté du corps »

Accorderiez-vous, à mes yeux seulement, la nudité de votre corps ? La question est brutale mais je vous prie de la considérer en toute liberté.

Attendrie par cette déclaration et ivre de la joie de vous revoir bientôt, je répondis à cette demande singulière en dégageant une épaule et puis l'autre prenant le temps afin de contenter le curieux.

In naturalibus, je fis quelques pas gracieux pour me rapprocher de lui. Il prit ma main avec une exquise délicatesse et du bout des doigts m'invita à monter sur la grande table qui prit l'allure de scène où mon corps, à sa demande, lui était exposé dans différentes positions qui paraissaient le contenter. Il était un artiste et

j'étais son modèle. Il faisait le tour de la table recherchant l'angle qui le satisfasse.

Au début, je fus déconcertée par cette pratique qui franchissait les barrières de la morale qui se définit comme l'ensemble des règles de conduite que chacun se fixe dans une situation donnée à un moment donné. Après un court instant de Pyrrhonisme, je réalisai que dans la sphère privée, Maurice, qui avait su s'élever vers la Vérité (sa vérité), pouvait se permettre d'avoir une échelle de valeurs morales quelque peu différente de celle en usage dans la société.

Dans la recherche du plaisir, une forme de bonheur, à laquelle j'étais conviée, en quoi serais-je blâmable, puisque les

sentiments sont aussi involontaires que les sensations ?

Et c'est sans plus de retenues que je me livrai à cette fantaisie libertine qui fût révélatrice d'émotions insoupçonnées. J'en perçus un plaisir vif qui dépassait en intensité les petits plaisirs onanistes de mon existence solitaire imposée par ce temps de guerre.

Me sentir admirée, contemplée me transportait de bonheur.

Si peu que la Nature ne les ait affublés de quelque disgrâce, toutes les femmes, avec plus ou moins de bonheur, trouvent un plaisir certain à célébrer leur féminité devant un miroir, dévêtues ou se parant de toilettes élégantes et précieux bijoux, adoptant les manières et les gestes de séduction... Plus

elles se regardent, plus elles se trouvent belles. Et plus elles se trouvent belles, plus elles sont belles... Et plus elles sont belles, plus elles ont de facilités à s'élever dans les rangs de la société.

Nulle honte à repaître cette soudaine passion qui est de même nature que la séduction admise par les bonnes mœurs de toutes les sociétés de tous les temps. Il s'agissait, juste, de changer d'échelle.

Sans effusion, Maurice Pujol, dont je comblais les désirs comme il attisait les miens, me fit signe de me rapprocher d'un bord de la table. Quand je fus allongée, il se retourna vers un chevalet près duquel toutes sortes d'objets étaient disposés dans un désordre tel, que seul, le pagailleux pouvait en extraire, sans hésiter,

un pinceau avec une touffe en éventail de poils de martre Kolinski, résistant, élastique et souple, très apprécié pour sa pointe parfaite et sa trempe excellente. Il le plongea dans un godet rempli d'eau et se mit à suivre des lignes fines sur ma peau excitée par la caresse des soies du pinceau. Ainsi, les yeux fermés, il faisait naître des paysages artificiels en effleurant, par de délicieuses caresses, mon corps dont il semblait en connaître les moindres détails tant il avait mis d'application à l'observer. Les soies mouillées retenues en touffe sur le bout de la hampe qu'il tenait d'une main assurée, vinrent titiller le mamelon qui s'érigea instantanément marquant le sommet d'une douce colline qui plongeait sur la vaste plaine de mon ventre où quelque soient les chemins empruntés la course du

pinceau se terminait au pied du mont de Vénus. Pour le franchir, il préféra le poil de mangouste reconnaissable à ses zébrures, nerveux et fin qui se mêlait au désordre soigné de la blonde toison avant parcourir des aller-retours le long du sillon qui finalement le guidera vers des chasmes profonds et humides. Le voyage s'arrêta là ! ...

Au comble de l'excitation ! ... Aller plus loin lui aurait paru banal et vulgaire. Pas une fois il n'y eut le moindre attouchement pendant ce moment de grâce d'un raffinement rare.

Voilà, je vous ai écrit, sans rien omettre, de ce que je fis, sans regrets, ni remords, pour vous avoir près de moi et vous aimer éperdument.

Héloïse,

L'atout dans votre vie ; Votre Dame de cœur,
carte maîtresse, qui après vous, mon Roi,
l'emporte en valeurs sur les autres cartes.

Au feu !

Le capitaine Guillaume de Saint-Brice dépose les feuillets et l'enveloppe de la lettre, sur les braises rougeoyantes du foyer qui s'enflamment pour un court instant.

Maintenant, et ici, il est assuré que personne ne peut plus entraver le plan qu'il ourdit contre le moqueur abject, insultant, dédaigneux.

Une rancune nourrie depuis l'enfance ranimée par son attitude dévoyée vis à vis de Sidonie, brave et honnête fille qui porte son propre enfant en son sein, mais aussi le mépris

qu'il témoigne, depuis son arrivée, pour Amédée qui en prit ombrage se plaignant que le notaire cadurcien ne lui adressa pas la parole alors qu'il aurait dû le remercier...mais remercier lui paraît, simplement, inconcevable et inacceptable pour un homme de son rang !

Il se moque d'eux depuis trop longtemps ! Le vent tourne. À eux de se moquer de lui.

Jusqu'à ce jour il avait cédé, renié et toujours obéi en bon soldat. C'est fini ! Plein d'assurance et de détermination, il se décide à conformer sa vie à ses principes et ses propres valeurs.

Devant ses hommes qu'il vient de réunir pour annoncer leur retour au front, il ne concède rien, pas une remarque, pas un chuchotement... Et il sera derrière eux tout le temps que durera les préparatifs de manière à ne laisser nulle place à la contestation. Même le caporal-chef Borel obtempère sans se plaindre !

En colonne, la troupe silencieuse se met en route direction nord sur un chemin bordé de grands arbres que d'autres auraient pu trouver beau. Le Capitaine fait progresser ses hommes à bons pas et accorde de nombreuses pauses très courtes. Pas de temps pour les bavardages, juste souffler un peu et déjà les rangs se reforment et se remettent en marche. Guillaume lit dans leurs regards que les soldats ne pensent plus à leur permission

volée, obsédés qu'ils sont, par cette angoisse viscérale d'avoir, à nouveau à côtoyer, la mort, la souffrance et pire la détresse.

Le soir venu, le campement s'installe avant la tombée de la nuit autour d'une grange au bord de la route...

... Un silence morne s'est abattu sur le bivouac. Le mutisme des soldats témoigne de leur désarroi moral et de leur désespoir. Clément ne nourrit plus le rêve de revenir à Brive. Comme tant d'autres, il est obsédé par la seule perspective qui vaille : revenir vivant. Amédée n'a plus goût à la plaisanterie ; personne, ce soir, ne l'aurait écouté...

Seul Guillaume s'active. Il s'apprête pour une expédition nocturne avec, pour seule escorte, la lune pour guider ses pas sur les

chemins et les sentiers alentours... En d'autres circonstances, cette sortie aurait pu prendre les allures bucoliques d'une baguenaude romantique dans ce décor grandiose et changeant. À chaque pas, le jeu des nuances des ombres avec la lumière douce des rayons argentés de lune fait naître des paysages insolites. La traversée des bois obscurs se révèle propice aux errements de l'esprit abusé par l'impossible discernement des réalités. Dans ces ténèbres vertigineuses, cruellement tourmenté il est enclin aux plus vifs émois, aux douces épouvantes de fantasmagories toutes pleines d'apparitions, de monstres, de métamorphoses ou de ravissements. Pourtant Guillaume n'est pas disposé à laisser son esprit à la divagation. Il mobilise tous ses sens et son instinct à la recherche des moindres

indices : la topologie des lieux, les altitudes relatives, la nature des sols, les marques de l'érosion, les odeurs, les animaux, les bruits les plus ténus, les traces de cheminements, les types de végétations, les marques des activités humaines, les constructions...jusqu'au souffle du vent, pour créer une carte mentale des lieux explorés plus précise encore que les cartes militaires qui faisaient, et à juste titre, référence en la matière. Fort de tous les renseignements qu'il a pu glanés ce soir, il rejoint à vive allure le campement endormi. En sueur, peut-être fiévreux et encore haletant, après sa course, il secoue Amédée qui ronfle bruyamment et rêve peut-être de Sidonie et du pitchoun...

- Réveille-toi ! Vite ! Debout !

- Macarel ! Qu'est-ce qui se passe ?
- Lève-toi. On va régler les comptes à Borel !
- Sias pas un pauc fada ?

Le Capitaine ne montre rien de son étonnement, à l'emploi du patois et du tutoiement. Il fait, tout de même une réponse, à l'interrogation d'Amédée, qui était une question rhétorique.

- Benlèu ? Tu sais que je mets en jeu ma carrière militaire ? Je suis passible du Conseil de guerre. Allez, ne te dégonfles pas et grouille-toi ! Nous allons faire une petite promenade tous les trois ! Je vais le chercher... Prends ça !

Il lui tend son revolver, arme réservée aux officiers ; un 11mm modèle 1874

Chamelot-Devigne fabriqué par la Manufacture d'Armes de Saint-Étienne, réputé pour sa mécanique irréprochable. Amédée avance une main hésitante. Guillaume insiste sur un ton autoritaire mais sans crier pour ne pas inquiéter le sommeil des soldats alentours :

- Prends-le ! Bordel !

Amédée empoigne le revolver ne sachant qu'en faire, il finit par le glisser dans la poche de sa capote. Guillaume tourne les talons et part chercher Borel.

Amédée planté là, autour des hommes couchés, s'interroge sur la santé mentale du Capitaine. Il le trouvait surexcité ces derniers temps ; plus irritable quand un événement ne se déroulait pas comme il l'entendait. Mais à

présent quelle est cette folie qui hantait l'esprit de Guillaume ...

En mettant machinalement les mains aux poches, il touche le métal froid du revolver et se sent parcouru par un brusque et terrible frisson qui le glace jusqu'au sang...

- Caporal-Chef Borel ! Garde-à-vous !

Clément surpris exécute le salut militaire sans comprendre ce que lui voulait de Saint-Brice.

- Rejoignez le Maréchal des logis Broussaudier. Ensemble vous récupérerez une Hotchkiss puis vous vous rendrez à l'entrée de

la grange dans cinq minutes exactement. Je vous y attendrai.

Exécution !

...

Ils ne sont pas trop de trois pour transporter le matériel ! Le Capitaine qui porte le trépied sur son dos, ouvre la voie d'un pas décidé. Le talonnant, Amédée tient l'automitrailleuse dans ses bras repliés et Clément porte la caisse à munition. Au bout d'une demi-heure une halte s'impose pour dégourdir muscles endoloris. Guillaume fait un signe discret en direction d'Amédée pour l'inviter à le rejoindre à l'écart de Clément.

- Règle-lui son compte à cette ordure ! Je te couvre. Ici, il n'y aura que toi et moi pour attester la version de l'attaque de l'ennemi qui aurait malencontreusement coûté la vie au déveinard Caporal-Chef Borel. Et il s'en trouvera, pour louer sa bravoure et l'honorer à titre posthume. Il en a piétiné des vies, pour se maintenir en haut de l'échelle ! : trompé sa femme, abusé des faiblesses de la tienne, vendu son fils contre des bouts de papiers contrefaits. Il s'octroie tous les droits, bafouant ceux des autres qu'il méprise dès lors qu'ils ne servissent pas ses intérêts ou sa position. La Guerre nous offre un solide alibi. Vas-y ! Tue-le !

Les mains dans les poches, le doigt sur la détente du 11mm, Amédée se dirige vers le caporal-Chef Borel d'un pas lent et régulier. Il sent dans son dos les yeux du Capitaine qui guettent le moindre signe d'hésitation. Il est arrivé à proximité de l'homme à abattre. Il ne lui reste plus qu'à presser sur la détente pour tuer, à bout portant, le détestable Maître Clément Borel. Sa main droite se met à trembler. Amédée est dans un état d'indétermination qui l'empêche d'agir. La mort il l'a donnée, sans état d'âme, cent fois dans cette foutue guerre et à des hommes, certainement, plus droits et honnêtes que Borel ; mais là, il s'agit bien d'un crime et non d'un fait de guerre. Le militaire et le bourreau occupent les deux extrémités de l'échelle sociale ; mais c'est dans le sens inverse de cette

belle théorie. Il n'y a rien de si noble que le premier, rien de si abject que le second.

Quitte à passer pour un lâche aux yeux du Capitaine qui, au péril de sa glorieuse carrière militaire, lui servait sur un plateau la revanche sur le turpide et vaniteux ennemi, il ne tirera pas... et s'il l'exige, en exposera les raisons à Guillaume.

Le Capitaine observe les deux hommes qui échangent quelques banalités.

Il se doutait bien qu'Amédée ne tirerait pas. Amédée est un bon, mais aussi un faible qui cache, tant bien que mal, sa fragilité en dispensant sa bonté et sa jovialité de circonstance. Par manque d'assurance, il lui est impossible de tenir des positions fermes

face à l'adversité qu'il préfère fuir plutôt que d'affronter.

Et bien, ce soir, mon vieux, tu vas être servi ! pense Guillaume.

Amédée n'ose pas croiser le regard du Capitaine. Quand ses grands yeux bleu vif vous fixent avec cette intensité extrême si singulière vous pouvez croire qu'ils transpercent les vôtres et lisent jusqu'au plus profond de vos pensées.

Quant à Clément, il se doute que sa participation à cette expédition nocturne menée par un fou autoritaire et dangereux n'est pas le fruit du hasard et flaire quelque traquenard de la part de Guillaume qui ne l'a jamais tenu dans son estime. Il ne s'est pas méfié un instant que le danger puisse venir de

ce lourdaud de facteur. Surtout, il s'interroge sur le motif de cette sortie. Rien ne fait sens : S'il s'agissait de mener une opération militaire pourquoi avait-il arrêté son choix sur les cadurciens ? On ne leur reconnaît pas une valeur guerrière particulière ! Il ne manquait pas de soldats plus aguerris que ce gougnafier de Broussaudier.

Ou bien, s'agissait-il de faire faire une promenade à l'Hotchkiss modèle 1914 !

- Suivez-moi, en silence ! Chacun recharge son fardeau et reprend le chemin vers une Cuesta : une spécialité régionale que gouttent les géologues mais aussi le Capitaine.

À l'origine une alternance de couches de roches dures et roches tendres de même

pendage est soumise à l'érosion par le réseau hydrographique qui a enlevé la couche friable : marnes et argiles si bien que les cuestras ont un versant faiblement incliné appelé le revers constitué par une roche dure comme le calcaire. Ce versant se termine brutalement sur un front formé par l'érosion d'un cours d'eau qui a creusé et traversé la roche dure qui affleure sur l'autre versant sous la forme d'une corniche verticale s'étirant tout le long de la cuesta. La roche sous-jacente plus tendre est plus sévèrement creusée et se présente comme un escarpement convexe au pied de la corniche verticale. On peut trouver çà et là sur le revers, des collines témoins qui ont résisté à l'érosion.

Sur le revers de cette Cuesta, Guillaume, lors de son parcours solitaire, a

repéré, à la lisière d'un bois qui borde le front, un groupe de soldats allemands qui s'est installé pour la nuit. Quelques bruissements, la lueur furtive d'une lampe qu'on allume et éteint aussitôt, un chuchotement... Il n'en fallait pas plus pour que Guillaume estime, à une cinquantaine, le nombre d'allemands cachés dans les bois.

Sans en référer à quelconque autorité qu'il tenait résolument pour inepte à répondre de manière pragmatique et efficiente aux réalités observées sur le terrain, préférant leurs grandes manœuvres aux actions ciblées, il s'était juré de démontrer que la guerre pouvait aussi se décider, avec plus de discernement, ailleurs que dans les postes de

commandements où l'information arrive incomplète, déformée ou tronquée.

L'expérience du terrain doublée d'un esprit de battant insatiable font de Guillaume un brillant stratège. Il en fait, ce soir, la démonstration.

Les allemands passent la nuit à couvert dans le bois et attendent le lever du jour pour continuer leur intrusion en pays ennemi vers les postes français de Vauquois qui défendent les entrées d'un vaste réseau de souterrains qui parcourt le Sudelkopf. Ils suivront la ligne de crête de la cuesta et qui les amènera naturellement à destination.

Venir en aide aux Dragons du Sudelkof passe par la neutralisation du groupe d'allemands repéré par le Capitaine de

Saint-Brice. Il faut agir sur-le-champ : inutile de demander l'aval à la chaîne de commandement trop lente à réagir et qui oppose, par pure vanité, son veto quasi systématique aux initiatives proposées par les hommes de terrain.

Connaissant parfaitement la configuration des lieux, Guillaume mène Amédée et Clément sur la butte témoin qui surplombe le revers de la Cuesta à quelques dizaines de mètres de l'orée du bois. Amédée et Clément sont terrifiés quand ils réalisent enfin le dessein extravagant et périlleux que nourrit le Capitaine dont la vésanie empire au fil du temps.

Ils assemblent l'automitrailleuse sur son trépied avec mille précautions. Le moindre bruit trahirait leur présence les condamnerait inéluctablement. Guillaume extrait les bandes de munitions de leur caisse et enclenche la première balle dans la culasse produisant un « clac » qui fait soudre des gouttes de sueur sur son front. Puis il confie la bande aux bras tendus de Clément à qui échoie le rôle du pourvoyeur : il approvisionne en munitions l'arme automatique qui ne crache pas moins de cinq cents balles par minute. Il doit également guider les bandes de munitions pendant le tir afin que la machine ne s'enraille pas. C'est dire l'importance absolue de cette mission ! Amédée aura l'insigne honneur d'appuyer sur la détente et de diriger l'arme

dans la direction que lui indiqueront les mains du Capitaine accrochées à ses épaules.

Guillaume de Saint-Brice griffonne les ordres sur une page déchirée à son carnet et le fait passer à ses comparses. Tout est clair dans la tête du Capitaine. Ce n'est pas le cas de Clément et d'Amédée ; tous deux contraints de s'en remettre aux prétendues qualités de stratège que l'on reconnaissait généralement au Capitaine de Saint-Brice, et paralysés par la même peur suscitée par son état d'excitation irraisonnable au regard de la gravité de la situation dans laquelle il les a fourrés.

Dans moins quelques heures, les ténèbres feront place à la lumière d'un jour nouveau qui ne sera pas un jour ordinaire et répétitif : Guillaume considère la situation

dont il revendique la pleine responsabilité. En désobéissant, il est parvenu à se libérer de la nasse dans laquelle il s'était fait prendre. Il ressent le souffle frais d'une sorte de félicité enivrante qui emplit son âme. Il peut désormais repenser la guerre autrement ; il veut, maintenant s'attacher aux valeurs psychologiques et sociales des hommes à la guerre, sans user des vaines distinctions entre Bien et Mal dont se moque la Guerre. Est-il bien de tuer le soldat ennemi ? Est-il bien de tuer un père, un fils, un frère ? ...

Amédée n'a pas tué Clément, l'homme qu'il honnissait. Pourtant les conditions étaient favorables et Guillaume avait fait plus que l'encourager... Guillaume s'interroge :

Amédée est, peut-être, foncièrement bon et généreux ? et Clément Borel, hautain tellement méprisant vis-à-vis de celui qui aurait pu le tuer, il y a un instant...

Le craquement sec d'une branche sous une botte suivi d'autres bruissements étouffés donnent l'alerte. Et, dans la pâleur brumeuse, s'égrènent les ombres fantomatiques des soldats allemands. Ils progressent sur le sentier qui borde la corniche. Le Capitaine attend que le dernier soit sorti du bois. Ils ne sont pas moins d'une soixantaine estime -t-il. Il serre, presque violemment, les épaules d'Amédée qui fait feu, guidé par Guillaume. Les soldats allemands sont pris au piège de la cuesta aucune chance d'échapper aux tirs de

l'automitrailleuse ; à droite le vide de la corniche, à gauche le dévers expose plus nettement à la mitraille, les malheureux qui se sont jetés au sol. « L'arrosage » ne dure pas longtemps. Amédée et Clément sont surpris par le « clic » que fait le percuteur sur la culasse vide. Ils ferment les yeux un instant et détendent leurs muscles crispés ; Déjà Guillaume est parti en direction du sentier de crête rejoint rapidement par ses deux comparses muent par une force étonnante ; une soudaine fraternité, dont le Capitaine se réjouit d'en être l'investigateur.

Se tenant par les épaules, ils déboulent de la colline témoin en criant ; ivres du bonheur d'être vivants. Ils tombent et se relèvent en riant.

Ils stoppent net leur course à la hauteur du Capitaine, statufié, le regard perdu balayant le spectacle atterrant des corps enchevêtrés qui jonchent le sentier. Comment soutenir le regard des morts ? Leurs yeux fixes vous transpercent l'âme ; Vain est-il de se soustraire à leur vue qui juge et condamne dans l'au-delà ! Cette vision horrifique hantera Guillaume le restant de ses jours et de ses nuits. Dans ses cauchemars il tente de se souvenir des traits des ennemis mais lui apparaît inéluctablement le regard altier du jeune instituteur de Malause : Paul Boissières, dupliqué en cent fois qui lui reproche d'avoir tué cent fois un époux amoureux et un père de deux fillettes innocentes et malheureuses... Dans cette fièvre abominable viennent resonner les notes terribles du Die Irae du requiem de Mozart,

portés par la puissance des tubas et des chœurs des basses. Clément Borel ne supporte pas ni la vue ni encore moins l'odeur du sang encore chaud et fluide qui s'écoule par les trous d'une régularité quasi chirurgicale et qui progressivement macule le réséda des uniformes allemands. Ce spectacle sanglant et répugnant de la vie qui s'épanche sous ses yeux, soulève le cœur de Clément qui vomit toute sa bile et bien pire encore ; quant à Amédée, il erre, hagard, sur la lande du revers. Ce qu'il a perçu est si brutal et si percutant qu'il est perdu, désorienté, ne sachant où ses pas le mèneront...

Épilogues

- Non de Dieu, ! Bon Sang de bon sang !
Qu'est-ce qui a bien pu vous passer par la
tête ce soir-là ? De Saint-Brice, comprenez-
vous que c'est devant la cour martiale que
vous devriez comparaître ! pour
désobéissance aggravée ! Et je vous assure si
ça ne tenait qu'à moi ... Mais voilà, à Paris,
comme en province, il leur faut des héros...
Et vous voilà, servis sur un plateau aux
rédacteurs des journaux de propagande qui

endorment le peuple avec leurs
calembredaines !

- Filez !

- Canaille ! Gredin ! Sagouin ! Fumiste !

Fripouille ! Galapiat ! Sacripant ! Arsouille !

1^{er} Janvier 1919

À l'attaque tonitruante et triomphale de la Marseillaise exécutée par la fanfare municipale, au grand complet, et parfaitement rangée sur le pimpant kiosque à musique qu'elle inaugure, les sons profonds et puissants de la grosse caisse résonnent dans la poitrine d'Amédée Broussaudier et ne manquent pas de provoquer un émoi qui explique, ce jour-là, ses yeux mouillés de larmes irrépressibles.... Déjà la fanfare conclue brutalement cette exécution

pompeuse et magistrale par « qu'un sang impur abreuve nos sillons ! » résonnant singulièrement dans la tête de Clément Borel, pendant les quelques secondes de silence qui succèdent, toujours, la fin de cet hymne. Un raclement de gorge vient mettre un terme à cette fugace pensée. Monsieur le Maire dans son costume du dimanche, embarrassé par l'écharpe tricolore visiblement trop large, s'avance, une feuille tremblante à la main. Il fixe du regard « les héros de Cahors ». Pour la seconde fois, il se racle la gorge brièvement et entame son discours. Amédée troublé par les pleurs du pitchounet que seul, le sein de Sidonie promptement sorti et sans plus de manières, sut apaiser. Amédée ne retient juste quelques mots qui n'arrivaient pas s'enfuir de

mon esprit : Dévouement, héros, grandeur, sacrifice...

... Le discours s'éternise ; Monsieur le Maire heurte les mots. Le rythme de sa lecture n'a plus l'emphase déclamatoire et ronflante des premières lignes. L'assistance s'ennuie respectueusement en attendant l'épilogue de ce lantiponnage interminable... L'impatience est visible chez les enfants agitant en tous sens les drapeaux tricolores mais aussi chez les adultes qui tournent les yeux vers les nues ... Justement le discours s'achève par un « Vive la France ! » libérateur qu'expectore Monsieur le Maire, dans un ultime effort...et suivi d'un tonnerre d'applaudissement inversement proportionnel à l'intérêt de l'allocution...

Le Maire est embarrassé. Sur le coussin tricolore que lui tend son adjoint sont alignées trois médailles pour récompenser les exploits des, déjà célèbres, « 3 héros de Cahors » Clément et Amédée, s'avancent chacun leur tour pour recevoir leur Croix de guerre, consécration de leur héroïsme, et l'accolade de Monsieur le maire rejoint par les autorités militaires locales : Uniformes impeccables enguirlandés de rangées de médailles étincelantes et de fourragères jaunes et rouges... Sidonie et Héloïse poussent, littéralement, Anastasie en pleurs vers le Maire qui, gêné, se retourne vers les militaires, et improvise en chuchotant à l'adresse de l'un deux :

- Je remets la médaille à Mme de Saint-Brice car son mari est malade et n'a pu se déplacer pour cette cérémonie...

- Pardon, mais pourquoi diantre, voulez-vous déplacer de la ferraille à hélice pour la cérémonie ?

Un peu plus fort :

- Je remets la médaille à Mme de Saint-Brice car son mari est malade et n'a pu se déplacer pour cette cérémonie...

- Ah... ! Cet oiseau-là... ? ! Il ne mérite pas de médaille... que le peloton ! Nom de Dieu !

Ce message qui est censé n'être destiné qu'à l'édile est entendu par tout le premier rang. Anastasie s'effondre le visage dégrafé par les larmes.

Sidonie, ulcérée, sort du rang plaquant lou pitchoun repu, dans les bras de Clément qui aussitôt le repasse à Amédée... Ils ont un peu l'air ballot, les nouveaux médaillés... ?!

Sidonie, déjà à la tribune, relève Anastasie et de sa voix puissante déclame :

- Monsieur le Maire...

Connaissant le légendaire franc-parler que l'on accorde à Sidonie, Monsieur le Maire se raidit, fronce les sourcils et ferme les yeux, redoutant ce qui pourrait suivre ...

- Monsieur le Maire... Je tiens à vous féliciter, tout particulièrement, ...

Le Maire, se détend et ouvre des yeux émerveillés. Il tourne la tête à droite puis à

gauche puis encore à droite pour s'assurer que l'ensemble des administrés qui sont venus nombreux fêter leurs héros et le nouvel an, aient pu voir sur son visage réjoui. Du bout des doigts, il fait signe de reculer aux deux gendarmes zélés qui étaient prêts à interpeller l'insolente qui s'est invitée à la tribune officielle....

- ...pour le courage, l'audace et la bravoure de remettre la croix de guerre à une femme !...

Le visage du maire se rembrunit ...des sifflets mais aussi des applaudissements discrets jaillissent de l'assistance. Deux militaires offusqués quittent la tribune. Impassible Sidonie poursuit, haussant le ton :

- En honorant Mme de Saint-Brice, Monsieur le Maire, vous honorez et rendez hommage

aux sacrifices, au dévouement et à l'engagement de toutes celles qui, à leur manière ont servi la Patrie victorieuse !

Elles ont souffert quand cette roulure de guerre est venue leur voler leur jeunesse, leur amour, leur fiancé, leur mari dont elles ont pansé, de leur mieux, les plaies de l'âme qui sont les plus profondes.

Elles ont souffert : les orphelines ou les veuves de guerre ou encore les sans-nom, (la chose n'étant si peu naturelle) qui ont perdu un fils ou deux ou trois... Certes leur champ d'honneur ne se trouve sur aucunes cartes d'état-major.

Leur champ d'honneur... ?

C'est leur champ de blé qu'elles ont labouré et moissonné !

C'est leur vigne qu'elles ont taillée,
soignée et vendangée !

C'est leur usine à faire tourner pour le
Pays !

C'est leur cuisine pour nourrir
marmots et vieillards !

C'est leur classe que les institutrices se
préoccupent de faire fonctionner et rassurer
cette génération orpheline afin qu'elle chérisse,
toujours l'Amour de la Mère Patrie... Le soir,
infatigablement, elles ont replongé leur plume
dans l'encre violette pour entretenir l'espoir
des plus grands, loin des leurs. Qu'hommage
soit rendu aux marraines de guerre !... Et à
celles qui ont fait don de leur âme, pour offrir
un peu d'humanité à nos soldats à l'hôpital ou
au bordel ? ...

À ces mots certains applaudissent, les bigotes se signent et quittent les lieux...

- ...Enfin Monsieur le Maire votre geste prouve la confiance que vous accordez aux femmes pour gérer, administrer la cité. Alors ; à quand le droit de vote pour les femmes ? ...

Vive la France ! Vive les Femmes !

La Mort, il n'en a plus peur ! Il pense qu'elle vient soulager les blessures physiques et mentales. Il redoute la souffrance et la détresse ... Il est dans l'antichambre de la bibliothèque. Du tiroir de la console qui supporte le miroir qui lui fait face Guillaume de Saint-Brice en extirpe le 11 mm Chamelot-Devigne qu'il pointe sur son front. L'image qu'il reçoit du miroir n'est pas la sienne. C'est encore celle qui ne le quitte plus jours et nuits. Celle de l'homme aux lorgnons et aux fines moustaches qui présente un trou au milieu du front.

Il appuie sur la détente et l'image de Paul Boissières se dilue.

Il est 12 heures, le 1^{er} janvier 1919

Centre Hospitalier Universitaire Purpan, Service de
Neurochirurgie. 18 octobre 2019

